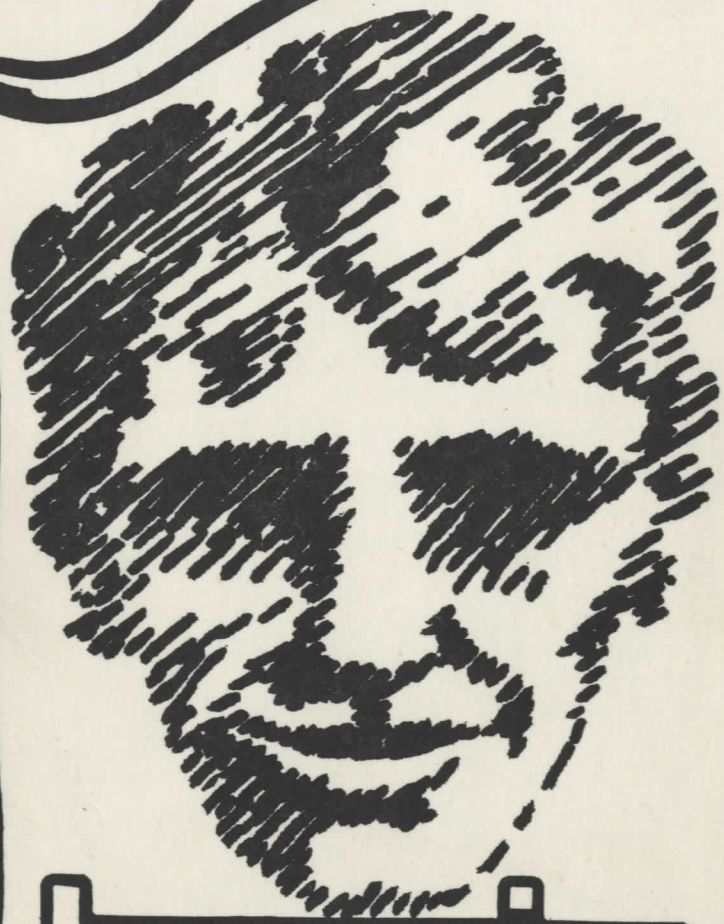
NUMÉRO SPÉCIAL

Anarchisme et non-violence



happening

Anarchisme.

Janvier-février 1968 - numéro double 11-12 - 3 francs

●

Ce numéro a été composé par Denis Durand, avec des textes de Hem Day et de Marcel Viaud. Les traductions sont de Paul Sempé et de Denis Durand.

●

Broché
C.I.R.A.
13823

happening

Manifestation spontanée de créativité collective qui revêt un caractère provocant dans une société hostile à la créativité, et dans laquelle la police participe souvent comme partenaire au jeu. Un happening n'est jamais « planifié » ni organisé, c'est à peine s'il est préparé ; en effet, personne ne peut prévoir comment il se déroulera, ni combien de provos et de policiers y participeront.

flower power

« Pacifisme, non-violence, à coup sûr. On encore : Résistance plus Flower Power égale Révolution. Le Flower Power est aussi quelque chose de gai. Si nous perdons notre sens de l'humour et notre capacité d'amour, si nous devenons amers, coléreux et durs, nous n'avons rien à offrir à la société, aucune alternative au présent. »

« Anarchisme et Non-Violence » adhère, en tant que publication associée, à l'Internationale des Résistants à la Guerre : War Resisters' International, 88 Park Avenue, Enfield, Middlesex, Angleterre.

l'originalité dans l'action

Un bref article (« A. et N.-V. » numéro 1) nous signalait le roman d'Albert Cossery, « La violence et la dérision », dans lequel un dictateur se trouve aux prises avec une insurrection d'un type inhabituel. Il s'agit d'une lutte par la dérision qui vise à ridiculiser l'imposture et qui échoue à cause de révolutionnaires (sérieux, évidemment). Etait ainsi amenée la possibilité d'utilisation et de recherche d'un caractère original dans l'action. Etait également amené le « problème » du « sérieux » — problème généralement confus puisque juger sérieux quelque chose consiste généralement à faire passer pour un raisonnement ce qui n'est qu'un sentiment et même qu'un ressentiment.

Ce numéro sera bâti autour de ces deux points. L'originalité se mesurant par rapport à quelque chose d'habituel, de courant, des actions originales récentes seront évoquées — « happenings » provos, parades et spectacles en Angleterre, exhibitions hippy — et nous amèneront à déceler des « mouvements » originaux. Simultanément à cela, nous essaierons de dégager cette question du « sérieux » des ornières habituelles.

Ne discute-t-on pas de la tenue d'un manifestant et d'une manifestation, de leur dignité ? Qui trouve nécessité à ne pas choquer les gens, à ne pas déporter leur attention sur un fait comme l'habillement alors que l'objet de la manifestation est l'armement atomique... Qui trouve stupéfiant que l'habillement, ou la bonne coupe de cheveux, soit conditionnel — et qui trouve justement qu'il ne faut pas montrer aux gens quelque chose de fragmentaire, comme la lutte contre l'armement atomique, mais plutôt quelque chose de total où s'exhibe en particulier l'homme en quête de liberté... Sortirons-nous de ce dialogue de sourds ?

Une manifestation silencieuse d'hommes-sandwiches peut être trouvée comme tournant au réglementaire, à l'austérité, au purisme excessif. Peu attractive, elle rebutera certains, lassera d'autres, pourra engendrer l'ennui (voir « A. et N.-V. » numéro 5 : « La marche silencieuse »). Une manifestation où interviennent le bizarre, le drôle, le spectacle, le spontané peut être trouvée comme tournant à la futilité, à la facilité. Le divertissement prendra le pas sur la crucialité des problèmes qui sont les objets de la manifestation. La pantomime dévaluera aux yeux du spectateur la manifestation, celle-ci étant aux mains de farfelus, vu son manque d'exigence.

Le « problème du sérieux » est par le fait un problème ; et nous y voilà au cœur : on construit un dualisme de sentiments contradictoires et on ne sait pas en sortir. En sortir ne m'apparaît pas trancher, opter pour un type de manifestation — la « sérieuse » ou la « délirante ». En sortir m'apparaît plutôt briser ce dualisme, le dépasser. Un exemple nous aiguillera peut-être dans cette voie.

●

L'originalité dans l'action n'a rien de récent. Au Canada, certains Doukhobors, les Fils de la Liberté, pour leur conception de la vie qui les mettait en position de désobéissance constante envers les autorités, furent l'objet de persécutions.

« Dans leur lutte contre la civilisation moderne, les Fils de la Liberté eurent souvent recours à un moyen de combat qui semble avoir horriblement scandalisé le monde officiel anglo-saxon, quoique ce moyen ait, pour celui qui le considère sans préjugé, un sens profond, moral, esthétique et symbolique. Afin de montrer leur sincérité absolue et leur extrême degré de non-violence, ils se dépouillaient, dans les moments critiques, de tous leurs vêtements et se montraient complètement nus devant Dieu et les hommes. S'identifiant entièrement avec leur conscience divine, et avec une confiance absolue en leurs forces intérieures, ils renonçaient à tout ce qui pouvait les protéger et s'exposaient sans aucune réserve à toute attaque extérieure.

« (...) Pour protester contre des persécutions nouvelles, en 1929, les Fils de la Liberté manifestèrent plusieurs fois ; ils parcouraient les campagnes, marchant complètement dévêtus derrière leurs drapeaux et chantant des hymnes religieux. Il arriva même qu'un jour, entièrement nus, ils reçurent les représentants du gouvernement canadien afin de leur faire comprendre que la classe dominante, représentée par le gouvernement, exploite les travailleurs partout où cela lui est possible, jusqu'à la dernière limite, et qu'elle les laisse finalement nus comme des vers.

« (...) Nous avons à considérer ici une forme de mystique adamite qui, chez ces sectaires, n'a conduit que très rarement à des excès. Leurs cortèges si ridiculisés sont des manifestations conscientes d'un combat moral et spirituel.

« Il y a cependant quelque chose de tragique dans cette lutte symbolique. Sans doute les autorités canadiennes ne veulent pas comprendre le sens réel des démonstrations en question, et elles les utilisent même comme prétextes pour persécuter jusqu'à l'abolition cette secte qui refuse de se courber devant l'autorité absolue de l'Etat moderne. D'autre part, les Fils de la Liberté ne peuvent pas comprendre que le sens de leur démonstration la plus importante soit devenu complètement étranger à la civilisation moderne, et qu'elle ne puisse que provoquer des malentendus dans le public moyen et vulgaire d'aujourd'hui. Alors qu'ils espèrent naïvement que leur attitude adamite impressionnera autant leurs adversaires qu'elle les exalte eux-mêmes, cette façon d'agir détourne cependant l'attention générale de ce qui est le plus important dans cette secte : leur vie en commun, pure, sobre et saine, sans crimes, ni violences. »

(« La Paix créatrice » — Barthélemy de Ligt.)

L'attitude de ces Doukhobors était originale — en ce sens qu'une parade nudiste n'est pas chose commune — et engagée — en ce sens que leur lutte était la conséquence logique de leur conception de la vie. Ceci nous montre que les deux notions ne sont pas contradictoires. Cependant, leur attitude rebutait l'opinion publique, ce qui permit aux autorités de les persécuter. Mais non seulement leur attitude les conduisit à l'isolement et au dépérissement, elle détournait également « l'attention générale de ce qui est le plus important » : leur comportement quotidien.

A côté du thème de l'originalité, nous avons discerné trois thèmes : ceux de l'engagement, de la communication, et de la totalité.

●

Dans la recherche d'une opinion élaborée qui ne se suffise pas de ressentiments, il s'agira d'une part de déceler les voies sans issue et d'autre part de rechercher ce qui débouche.

En premier lieu, il nous faudra :

● rejeter les associations opposées : « sérieux-engagé » et « original-farfelu », qui sont sans fondement ;

● rejeter les faux prétextes de nécessité, d'efficacité qui sont sclérosants et dont le fragmentaire est la conséquence ;

● rejeter le faux prétexte de liberté quand celle-ci sous-entend en fait une incapacité quelconque.

En second lieu, il nous faudra :

● brancher la décision sur le problème de l'engagement. L'engagement d'une personne dans un combat réside dans la manière dont elle s'y introduit ; cette manière peut se mesurer par les riques encourus ou à partir de son caractère conséquent. Opter pour un degré d'engagement est la décision à prendre ;

● donner un rôle de condition au problème de la communication. Un choc psychologique sur le « spectateur » peut autrement le sensibiliser qu'une « manifestation-calme plat », mais il peut également produire l'effet inverse. Le tout est de savoir choisir le meilleur moyen pour communiquer ;

● exiger la totalité. L'homme ne peut se résoudre à sa fragmentation (vouloir changer la société et se maintenir fermé à une amélioration de son comportement, être contre l'armement atomique et se laisser impressionner par des exhubérances « politiques ») ni à ses impuissances (besoin d'une idéologie pour penser, besoin d'un groupement pour s'y identifier).

Compte tenu de ceci, le sérieux sera relatif à l'engagement. Que dire de l'exemple des Doukhobors : attitudes engagées mais conduisant à l'isolement et provenant d'un esprit de secte ? Le sérieux se devra également d'être relatif au pouvoir de communication, il s'opposera aux possibilités de mensonge et d'incohérence.

Quant à l'originalité, qui signifie la recherche du neuf, elle devra s'accorder à des questions de situation ou de convenance (capacités, possibilités matérielles, variété des actions, sensibilisation du « spectateur », communication).

●

Ayant esquissé une première tentative de réponse à ce « problème du sérieux », c'est dans ce même esprit de recherche que ce numéro se limitera à évoquer de nombreux exemples d'actions originales (chez lesquelles l'essentiel ne sera pas le document ni le modèle, mais la puissance suggestive si elle existe) et à essayer de les observer plus globalement en s'intéressant aux « mouvements ».

1. le happening

Dans la présentation de cet essai, nous trouvons une définition qui situe bien le ton de l'ouvrage * : « Le happening est par excellence un art de participation et de révolte où l'expérience créatrice prime le résultat, vendable ou non. » J.-J. Lebel situe surtout son sujet sur le plan de la création artistique, mais sans cesse, au fil des pages, nous voyons qu'il fait appel à des valeurs qui nous sont chères et nous comprenons que ce mode d'expression ait pu être utilisé comme technique non violente.

Lebel considère que « l'art, dans son cheminement, doit affronter une réaction pareille à celle qui neutralise la réforme des structures sociales » ; il désire donc supprimer les barrières traditionnelles qui séparent l'acteur du spectateur pour n'avoir que des participants qui engagent le combat sur « le dépassement relation de sujet à objet (regardeur/regardé - exploiteur/exploité - spectateur/acteur - colonialiste/colonisé - aliénaliste/-aliéné - légaliste/illégaliste, etc.). Essayant de dégager les idées-forces en matière de création artistique collective, l'auteur précise qu'il n'y a pas de théorie du happening, chaque participant ayant la sienne.

Si les artistes associés au « Work shop de la libre expression » ont abordé directement des thèmes politiques ou sexuels, d'autres ne voient dans le happening qu'une possibilité de spectacle total et n'apprécient pas l'utilisation révolutionnaire qui peut en être faite.

Nous trouvons une illustration de cette différence de conception dans le numéro 2 de la revue « Plexus » (éd. Planète) à propos d'un reportage sur un happening animé par Sodorowski où Lebel est pris à partie.

Il est évident que les pseudo-non-conformistes ne peuvent l'apprécier lorsqu'il dit : « La liberté d'esprit n'aura aucune chance de devenir liberté d'action tant que ne sera pas liquidé l'appareil spécial de coercition constitué sur le plan culturel comme sur le plan social par l'Etat, ses avatars, ses imitations », ou qu'il constate : « Le réseau d'aliénations est si dense qui enchaîne le culturel au social, qu'il est devenu impossible de créer quoi que ce soit sans automatiquement remettre en question l'ensemble socio-culturel dans lequel nous vivons. »

Pour mieux comprendre l'utilisation qu'ont pu faire les provos, révos et autres anarchistes du happening, il nous faut encore citer :

« Le happening est avant tout un moyen de communication intérieure, ensuite incidemment un spectacle » et aussi « la question la plus urgente de l'art contemporain est devenue la rénovation et l'intensification de la perception. »

Pour nous qui recherchons des techniques non violentes d'action directe et de manifestation, nous découvrons sans cesse des parallèles existant entre nos travaux et cet ouvrage :

— souci de communication dans le désir de susciter des participations ;

— liberté totale d'expression sans tabous ni complexes ;

— prise de conscience du complexe oppresseur comme un tout qu'on ne peut dissocier.

Nous pouvons, semble-t-il, souscrire sans réserves à cette définition du happening que J.-J. Lebel confiait à un reporter cet été à Saint-Tropez : « C'est la recherche d'un moyen de lutte pour transformer la société, agir sur les gens, les obliger à sortir de leur routine. »

Marcel VIAUD

---

* Ce livre comporte de nombreuses photographies, quelques thèmes de happenings ayant eu lieu ces dernières années et une bibliographie (15 F, Denoël).

2. happenings chez les provos

En marge des revues publiées à Amsterdam, en Belgique ont été lancées quelques publications du provotariat. L'une d'elles semble, à ce jour, avoir englobé l'ensemble de ce qui s'éditait, si bien que « Révo » semble être le porte-voix du provotariat de la région d'expression française de Belgique.

Mais ce sont plus particulièrement les « happenings » qui retiendront notre attention. Nous nous risquerons à en préciser leur contenu, leur valeur et leur répercussion.

Quelques-uns furent organisés à Bruxelles, à l'instar d'Amsterdam. Mais d'abord, qu'est-ce qu'un happening ?

Il s'agit d'un mot anglais qui signifie action spontanée ; donc un happening, d'après les provos-révos, est avant tout une manifestation non organisée dans le sens habituel du terme. Certains happenings furent très réussis et méritent d'être signalés comme exemples d'action ou de réaction contre le milieu dangereux qui robotise l'humain.

Les provos-révos ont choisi la journée du samedi pour leurs exploits, car ils estiment que ce jour est celui où le public est plus nombreux, se promenant ou flânant dans les rues de la capitale. La place de Brouckère, située en plein centre de Bruxelles, est devenue une réplique de Hyde Park, où, en toute liberté, chacun peut prêcher ses idées, aussi subversives soient-elles.

Les provos veulent se livrer à leurs manifestations librement, mais les pouvoirs publics ne l'entendent point ainsi et, à chaque coup, les chassent, non sans se montrer d'une brutalité rigoureuse. Cependant, en d'autres circonstances, l'Armée du Salut ou les Témoins de Jéhova peuvent officier, eux, en toute quiétude.

Il est facile de concevoir le pourquoi de ces deux poids et deux mesures, sachant que les uns prêchent par la prière, la résignation et la promesse d'un paradis meilleur après la mort, tandis que les autres prêchent l'esprit de révolte contre les tabous sociétaires, et entendent vivre leur paradis sur terre !

Alors intervient l'ordre ! Il faut qu'on le respecte, et les polices surgissent et... c'est le désordre.

Car, il faut le reconnaître, ces happenings silencieux et non violents ne peuvent en rien troubler l'ordre, mais simplement éveiller la raison, le bon sens, provoquer des réflexions dans la conscience endormie des promeneurs. C'est peut-être trop déjà pour la stabilité du système social et, de plus, l'autorisation n'a pas été sollicitée. Là est le crime !

Une pomme « pointée » est le symbole de leur indépendance. Les provos la dessinent partout où ils peuvent.

Le soir du 5 novembre 1966, l'un d'eux reste immobile, debout sur le point de la pomme dessinée sur l'asphalte de la place, voulant ainsi représenter le symbole vivant de la liberté. Tout autour de lui tournent une quarantaine de provos. Mais, bientôt, le désordre surgit. On matraque « ces promeneurs » dangereux, on les tabasse et on en arrête quelques-uns. *Le happening a démontré que la liberté est un vain mot dans le système social présent.* Aux promeneurs d'y réfléchir.

Un autre exemple :

Pour attirer l'attention du public, sur les cinq anarchistes victimes de Franco, anarchistes menacés d'être garrottés par les sicaires du dictateur, les provos se sont donné rendez-vous le 19 novembre. Un jeu scénique est organisé. Un provo mime les gestes du bourreau, tandis que d'autres distribuent des tracts. Le dénouement est inattendu, car, à l'arrivée de la police, le provo « bourreau » souriant va, les mains tendues, vers l'officier de police. Ce dernier, d'abord troublé, réagit peu après et fait embarquer notre provo, bientôt brutalisé. Ceci détermine un spectateur à gifler un flic. Une certaine confusion s'ensuit ; un journaliste est empêché de photographier la scène. Le happening se termine par les cris « Provo-Liberté, Provo-Liberté », scandés et repris en chœur.

Le happening suivant sera une protestation contre la censure « qui frappe toutes les informations en provenance du Vietnam ». Les provos collectent, en vue d'envoyer leur propre reporter.

Le 3 décembre 1966, un happening-surprise dénonce le pouvoir qui empêche « la libre expression sur la voie publique ». La place de Brouckère est repérée. Bien avant eux, la police les attend. Au milieu de la place, un jeune homme et une jeune fille s'asseoient. Ils seront bientôt interpellés par un policier et embarqués. Mais la foule des promeneurs s'est approchée et les journalistes présents

commentent les agissements, tandis que d'autres provos distribuent une circulaire déclarant que 106 des leurs ont été arrêtés en six semaines et que les brutalités policières sont monnaie courante. *Il n'y a pas de liberté d'expression.* C'est ce qu'il fallait démontrer !

Le mardi suivant, les provos organisent à l'occasion de la Saint-Nicolas une distribution de « pommes blanches » (se souvenir des bicyclettes blanches d'Amsterdam). C'est là une opération de provocation contre la propriété. Le tract distribué porte quelques explications sur les pommes offertes aux promeneurs à l'entrée des grands magasins.

Un happening-réveil est ensuite provoqué en vue d'attirer l'attention du « robotariat sur le crime qui se commet en permanence contre l'enfance vietnamienne par l'aviation américaine ». La place, une nouvelle fois, est interdite par les services d'ordre. Les provos distribuent leurs tracts sur les trottoirs aux alentours. Repérés, ils sont bientôt pris en chasse. On essaie de les disperser, tandis qu'ils scandent le slogan : « Provo-anarchie, provo-liberté. »

Peu après, les provos se sont joints à une manifestation contre le Shape venu s'implanter en Belgique. Ceux d'Anvers, de Liège, de Gand et de Bruxelles se sont groupés, et place de Brouckère, toujours, a lieu une scène burlesque.

Dans le courant de la semaine suivante, un aveugle, vendeur de billets de tombola, est assailli et dévalisé par de jeunes vauriens. Les provos réalisent un happening « canne blanche ». Ils distribuent des tracts qui racontent l'agression et demandent aux passants de contribuer à indemniser l'aveugle. La police survient et saisit la collecte de 200 F. Celle-ci n'a jamais été restituée. *La police a démontré elle-même qu'elle est une organisation antisociale.*

La semaine suivante, le thème du happening portera sur la saisie de l'argent destiné à l'aveugle dévalisé. La police est mobilisée, mais les provos réussissent à distribuer leurs tracts à la sauvette. Le happening a pleinement réussi puisqu'il a rendu « furibonds » les soutiens de l'ordre.

Au début de l'année 1967, les provos émigrent vers un autre quartier de la ville. Ils choisissent, cette fois, les escaliers d'une église. Parvenus à hisser un drapeau blanc où se dessinent la pomme et, en toutes lettres, provo, ils font brûler une botte de paille. L'attention des passants est attirée. Un provo en profite pour exhorter les gens à protester contre la guerre au Vietnam, contre la déclaration de Spellman, ce cardinal militariste et jusqu'au-boutiste. On distribue des tracts ; le public réagit favorablement, sauf un quidam pris à

partie par des promeneurs. Le provo, chargé de la surveillance du feu, est arrêté par les gendarmes, ainsi que deux distributeurs de tracts. Surgissent un car et la voiture des pompiers ; les hommes de l'ordre en restent penauds, mais n'hésitent cependant pas à pénétrer dans l'église, à la recherche d'un provo qui s'y est réfugié. Ils entrent, matraque à la main et sans se découvrir... ce qui provoque l'indignation des croyants. Ils s'en retournent bredouilles mais se vengent en arrêtant une dizaine de personnes, toutes étrangères aux provos.

Ainsi, de happening en happening, les provos attirent l'attention des promeneurs du samedi, sur les problèmes de l'heure et sur l'essentiel de ce qu'il faut penser. Leurs faits et gestes ont-ils une valeur d'enseignement ? On ne peut le contester, puisqu'ils attirent chaque fois l'attention sur un tas d'idées trop souvent ignorées du grand public.

En éveillant ainsi les esprits, ils aident à réfléchir et dans la faillite morale autant que matérielle, dans laquelle surnagent les individus, ces éléments subversifs affirment vouloir vivre sans contrainte religieuse et politique.

Ils réagissent contre le pouvoir, dissolvant de l'individu, font fi des traditions et proclament qu'ils « défient le pouvoir par leur anarchie et leur indépendance ».

Ils se dressent contre la guerre, toutes les guerres, et ce défi au pouvoir reste leur sauvegarde, car le pouvoir, l'armée, c'est Hiroshima et Nagasaki.

Qui songerait à leur nier le droit à l'existence ?

Non violents, les provos-révos poursuivent leur propagande avec des hauts et des bas, et c'est humainement normal. Ils font leur expérience de la vie. Le public doit les encourager, au lieu de passer indifférent, en souriant, sans plus.

HEM DAY

le jeu de la guerre froide

Le 21 novembre, à 18 h 30, dans un vaste marché en plein air de Stockholm, les passants furent surpris d'assister à une bataille entre deux groupes de personnes (de 25 chacun) — des « communistes » portant des brassards rouges et des « capitalistes » portant des brassards bleus. Ils avançaient l'un vers l'autre, montrant leurs poings et criant entre autres, les bleus : « A bas le communisme » et les rouges : « A bas le capitalisme ».

Chaque groupe portait avec lui une grosse « bombe » couleur argent et, à un moment donné, les bombes furent lancées vers l'« armée » opposée. Il y eut une petite explosion et les deux groupes tombèrent morts. On entendit de la musique. Roland Von Malmborg chantant une version suédoise des « Maîtres de la guerre » de Bob Dylan — et une fille de dix-huit ans, habillée en deuil, vint poser une couronne aux pieds des massacrés, avec écrit dessus : « Pour ceux morts à la guerre atomique. »

Après quelques minutes, les « morts » furent relevés par la police qui venait disperser ce rassemblement illégal, mais qui arrivait trop tard — la bataille était terminée. Celle-ci avait été montée avec succès par Provie, un nouveau groupe à Stockholm, prenant modèle sur les Provos d'Amsterdam. Ce fut leur premier happening — un rappel bien à propos de la guerre froide.

Le public qui assistait et le journaliste qui interrogeait les participants parurent tous deux acquis par la spontanéité de la manifestation. On lui consacra tout un reportage dans les journaux du matin et de l'après-midi du jour suivant. Etendus morts, nous apercevions un grand cercle de gens tout autour de nous, éclairés de temps en temps par les flashes des appareils photos. La police parut plutôt déroutée quand nous dîmes qu'aucun en particulier n'avait organisé la manifestation — un « communiste », étendu près de moi, lui raconta qu'elle était organisée par Kossyguine et Johnson. Une fois tout cela terminé, plusieurs discussions et conversations s'engagèrent entre les manifestants et le public qui restait là, curieux de voir ce dont il s'agissait. Pour une fois, il nous sembla avoir pris contact avec les gens d'une manière qui n'est pas possible lors de marches ou de meetings publics.

« Peace News », numéro 1588, du 2 décembre 1966.

Kay OSCARSSON.

●●●

Au théâtre conventionnel, les acteurs sont sur la scène et les spectateurs assis dans la salle ; le happening, mode d'expression artistique, se propose de briser ce dualisme parmi d'autres. Dans une manifestation conventionnelle, il y a d'un côté les participants (porteurs de chasubles ou de pancartes, distributeurs de tracts) et ceux qui regardent passer. Les happenings provos n'ont pas la même puissance que des happenings artistiques ; que ce soit pour des raisons d'ordre pratique ou pour toute autre raison, ils sont beaucoup plus simples — et cela n'en est que mieux si l'on considère le problème de la communication. Mais il y a un objectif commun : briser les barrières — être parmi des gens et essayer de faire en sorte que ces gens participent. Nous n'en sommes plus au stade du tract d'information, mais au stade du contact humain. Là se pose donc le problème de la communication. Le contact humain direct est une situation bénéfique. Le rôle du spectacle serait de faciliter cette communication, en utilisant le drame, la provocation, l'horreur, ou même, comme on le verra par la suite, la joie, l'amour. Il n'est pas dit que cela soit toujours particulièrement réussi ; il n'est pas dit que le public à qui l'on veut faire quitter ce rôle passif de public perçoive tout, Mais, en tout cas, il y a recherche dans ce sens.

●●●

les bicyclettes blanches d'amsterdam

Un des meilleurs exemples de provocation — « la provocation de l'autorité, de façon que celle-ci révèle sa véritable nature antisociale » — est sans nul doute le projet des bicyclettes blanches.

Celui-ci se présente comme une protestation contre la tyrannie de la circulation des voitures.

« La bicyclette blanche symbolise la simplicité et l'hygiène contre le faste et la saleté de l'auto autoritaire. »

Mais cette action — qui consista à peindre quelques bicyclettes en blanc et à faire savoir qu'elles se trouvaient à la libre disposition de quiconque — fut encore plus subtile.

« La bicyclette blanche est anarchiste. Tous ceux qui en auront besoin pourront s'en servir à condition de la laisser dans la rue après usage. La bicyclette blanche sera une provocation à l'adresse de la possession privée capitaliste. »

La police, évidemment, confisqua les bicyclettes sous le prétexte qu'elles étaient susceptibles d'être volées. Car une loi veut que toute bicyclette laissée dans la rue soit mise sous clef. Cette loi, qui vise à obliger les gens à protéger leurs véhicules, conduit à présumer que d'autres voleront voire bicyclette et signifie qu'il est illégal d'avoir confiance en ses proches (même si vous savez que cette confiance sera quelquefois mise à l'épreuve).

Un autre aspect de cette action fut donc d'exposer une conception des relations sociales basée sur la confiance et la responsabilité.

Toute la subtilité de cette action n'a probablement pas toujours été perçue. Toujours est-il que les provos — même si, par ailleurs, en tant que « mouvement », on peut être amené à faire des réserves — nous montrent là, et ils ne sont pas les seuls, une voie nouvelle pour les manifestations qui nous semble en progrès par rapport au style conventionnel.

Ainsi que l'écrit le chanteur de folk-songs américain Peter Seeger : « Ce qu'il y a de meilleur chez les provos d'Amsterdam est leur sens de l'humour. Vous avez entendu parler de leurs bicyclettes blanches. Lorsque la police les arrêta parce que la loi dit que toute bicyclette se doit d'être mise sous clef, ils mirent des cadenas à combinaison et peignirent les chiffres de la combinaison pour que tout le monde les voit. Plus tard, ils annoncèrent dans les journaux qu'ils distribueraient des tracts scandaleux à six heures un soir dans un certain endroit public. La police était au rendez-vous et dès que les provos se mirent à sauter et à danser dans le square, tenant à la main les feuilles de papier, ils furent promptement encerclés. Alors, un des policiers regarda le papier. Il était blanc des deux côtés. Les provos criaient gaiement : « Faites votre propre tract ! Faites votre propre tract ! » (« Win peace and freedom thru non-violent action » : « Gagnons la paix et la liberté par l'action non violente », juillet 1967.)

3. parade, spectacle

« En bref, je suggère que les mouvements pacifistes élargissent la définition de la manifestation pour qu'elle comprenne des démonstrations avec marionnettes géantes, des happenings, des spectacles, des parades pacifistes », écrit Michael Kustow. En Grande-Bretagne, la marche de Pâques 1966 se termina par un rassemblement à Trafalgar Square et plus particulièrement par un spectacle de marionnettes géantes dont Michael Kustow fut l'un des organisateurs. Dans cet article (« Peace News », 29 avril 1966), il décrit les peines et les joies qui accompagnèrent la préparation de ce spectacle (où le crâne de Harold Wilson s'ouvrait pour laisser paraître les acteurs de son cauchemar : une fusée nucléaire pour la tête de Johnson, une botte pour celle de Ian Smith) — il décrit ce spectacle dans toutes ses difficultés avec lesquelles il s'est débattu —, tout cela dans un style personnalisé qui nous permet de pénétrer le labeur qui a donné forme à ce spectacle. Il conclut : « Il y a une nécessité urgente à faire tomber les écailles des yeux des gens ; les ressources de l'action, de la parole, de la couleur, du son et de la musique arrangées d'une manière audacieuse et provocante peuvent toucher les nerfs et le cœur d'une manière qu'aucun argument, qu'aucune exhortation, employé seul, ne peut faire. »

●

Cette démonstration de marionnettes géantes à Trafalgar Square, le lundi de Pâques, c'est moi que l'ai dirigée et en partie écrite ; maintenant je voudrais en parler. Elle a laissé une grande tache rouge sur les pavés de la North Terrace, là où nous avons jeté de la teinture à l'aniline rouge pour faire sourdre du sang sur le visage de H. Wilson, ramassant en même temps cette teinture dans nos cheveux, nos yeux et sous nos ongles. Deux semaines plus tard, passant en autobus, je peux encore voir des traces de cette tache. Deux semaines plus tard, toute cette entreprise ambitieuse et folle laisse encore une trace dans mon esprit, un espoir dans mon cœur.

Nous avons réussi le coup : puisque des journalistes ont préféré se précipiter pour prendre des photos de harcèlement des agents ou de bagarres (communément appelées « échauffourées »). Je désire que vous sachiez ce qui s'est passé en réalité. Parce que, outre les empoignades autour du micro et les questions à brûle-pourpoint, outre les beuglements, les pleurs, la colère et les insultes du rassemblement de cette année, il me semble que quelque chose d'autre est arrivé ; et cela, si nous savons le faire croître, contient de grandes possibilités pour nous tous qui vivons pour la paix, la liberté, l'amour, la non-violence, la transformation, un monde nouveau, pour montrer notre propre étiquette chérie, prescrire notre propre foi véridique.

Le C.N.D. demanda à Adrian Mitchell, poète, à Sally Jacobs, dessinatrice, et à moi-même d'inventer une manifestation spectaculaire pour conclure la marche de 1966. Très bien, mais que devait-ce être ? « Beaucoup d'entre nous ont dû, parfois, ressentir un désir puissant de contrer quelque acte de violence particulièrement excessif par des représailles encore plus grandes et plus excessives », dit John Arden. Tous les trois, nous partagions cette impulsion ; nous désirions répliquer selon notre manière propre, créer quelque chose qui réunît 15.000 personnes dans un seul mouvement de défi et d'inquiétude, quelque chose qui hurlât, qui chantât, qui brûlât les étapes vers le but avec une flamme pure — non celle du napalm.

Nous explorâmes les précédents. Les dizaines de milliers de Chinois manifestant à Pékin, marchant et roulant dans une impeccable symétrie, répétée avec précision. Refusée : la gymnique de masse n'est pas britannique et, franchement, je ne voyais pas les multitudes épuisées s'alignant vivement d'elles-mêmes dans un signe C.N.D. mathématiquement parfait, après trois dures journées de marche difficile. Mais il y avait dans l'exemple chinois quelque chose qui vous coupait le souffle, quelque chose de beau que nous ne voulions pas rejeter : cela s'exprima dans notre représentation par l'ondoiement des drapeaux couleur turquoise et cerise, qui eut lieu au début. Les autres précédents, les happenings américains, nous voulions leur pouvoir de choc, leur attrait qui se situait au-dessous du seuil du raisonnement. Les rassemblements de Nuremberg : un avertissement contre les traquenards du rituel et du cérémonial. Le guignol, la pantomime, le music-hall : on brûle, c'est presque cela.

Pour moi, ce qui déclencha la vision de la forme ultime de notre représentation, ce fut le suicide de Vicky. Quels que soient les motifs obscurs qui l'y conduisirent en définitive, son désespoir devant la politique étrangère de Wilson lui rongeait presque certainement le cœur. Je voulais que, de quelque manière, notre affaire fût un hommage à Vicky. Et, soudain, cela vint : ce que nous

devions faire, c'était emprunter et agrandir les images que chaque dessinateur — et Vicky mieux que la plupart — avait enployées. Ces images sont audacieuses : elles comportent un surréalisme intrinsèque (souvenez-vous de Super-Mac ou de de Gaulle en poteaux télégraphiques) ; elles sont tout de suite éloquentes. Un des derniers dessins de Vicky montrait H. Wilson suivant L.B. Johnson sur un escalier roulant ; il y avait sur les murs de la publicité pour l'escalade militaire au Vietnam ; et l'escalier portait une citation d'un discours de H. Wilson disant que le parti travailliste n'était rien d'autre qu'une croisade morale. Mais le dessin ne nécessitait pas d'explications : la puissance, la fureur des sentiments de Vicky apparaissent indéniablement dans l'image même de l'escalier roulant. Ce qu'il nous fallait pour communiquer avec 15.000 personnes dans le Square, c'était cette même qualité d'évidente et d'indéniable véracité. Quelque chose que vous ne puissiez manquer.

Sally Jacobs dut abandonner parce qu'elle avait trop de travail. Jony Carruthers, un décorateur à la barbe rousse, se présenta, projeta et dessina les esquisses des personnages de six mètres, fit se mouvoir les yeux, s'ouvrir les bouches et songea à des détails tels que les évents pour éviter un désastre en cas de tempête. Gerald Scarfe se présenta, enthousiaste à l'idée d'amplifier sa fantaisie et sa bile aux dimensions de Trafalgar Square. Elaine Pransky, professeur d'art dramatique, devint notre régisseur et commença à chercher des cylindres d'hélium, d'explorer les méthodes pour faire des seaux de sang ou pour faire des nuages de fumée sans feu. (Réponses : de l'eau bouillante sur de la glace sèche. Autres questions : où trouver de la glace un lundi de Pâques ? Comment se procurer des quantités d'eau bouillante sur North Terrace au milieu d'une foule turbulente ?)

Je demandai à Peggy Duff de m'assurer une équipe de trente personnes qualifiées, ou semi-qualifiées, pour faire la peinture de fond et répéter l'opération des personnages monstres. A notre première rencontre, il en vint six, dont deux seulement par le C.N.D. J'envisageai la catastrophe, insistai sur un effort désespéré pour trouver des aides. Il est déjà assez difficile de rassembler des gens volontaires pour un travail qu'ils comprennent, la difficulté est doublée lorsque le travail ne leur est pas familier.

Nous étions relativement privilégiés, le C.N.D. nous garantissait 200 livres sterling pour payer les matériaux et l'aide extérieure. (Ne pâlissez pas : vous n'avez pas besoin de 200 livres sterling pour créer votre représentation, mais si vous devez réaliser quelque chose d'assez grand et d'assez vivant pour frapper une audience sur une place publique, il vous faut des matériaux, de grandes surfaces, du

volume, de la grandeur — prier, emprunter ou persuader, cependant, peut aller loin.) Nous engageâmes un charpentier de théâtre. Nous étions en route.

Adrian et moi terminâmes le manuscrit une semaine avant Pâques.

Il comprenait :

— Une introduction — fanfare, drapeaux et quelqu'un qui harangue la foule ;

— Un rappel surréaliste des résultats des élections à la T.V. ;

— Wilson chantant la parodie de « Jérusalem » d'Adrian (« Je n'abandonnerai pas mon cafouillage, je ne laisserai pas mon poste glisser des mains, tant que nous n'aurons pas construit le Pentagone sur la terre riche et pourrissante d'Angleterre. »)

— Une conversation téléphonique de Wilson avec une femme, qui se trouve être la reine ;

— Les Trois Sages (Smith, Banque d'Angleterre, L.B.J.) portant cadeaux et félicitations ;

— Incitation de Wilson à la foule (« M'aimez-vous ? ») exprimée sur les refrains de Tinker Bell et Billy Cotton ;

— Cauchemar de Wilson ;

— En final, un chant tranquille d'Isla Cameron.

Je tiens à préciser que ce manuscrit était entièrement l'expression de ce que Adrian et moi désirions dire sur la situation actuelle. Il n'était en rien guidé ou influencé par le C.N.D. Celui-ci nous a fait confiance. Nous avons réalisé quelque chose de personnel qui, je l'espère, a réussi à parler à sa manière à la plupart des marcheurs. (Incidemment, il serait très intéressant pour nous de connaître les réactions des gens devant ce spectacle.) De North Terrace, nous pouvions voir que les gens faisaient attention, mais il était impossible de savoir ce que tout cela signifiait pour eux. Pourquoi ne pas écrire à « Peace News » sur la présentation de personnages et aussi sur les pour et les contre du reportage ? (1)

Après avoir coupé et réduit notre manuscrit, nous pensions avoir écrit ce que nous voulions : quelque chose qui partait de l'iconoclasme (genre de la bande dessinée « Private Eye »), continuait par une gradation, plus sombre, plus horrifiante, se terminait de manière plus calme, plus ferme par un chant. C'est cette dernière partie qui nous donna le plus de difficultés : où trouver un chant qui exprimât l'acceptation pleine et entière, à la foi du désespoir et de l'espoir de notre situation actuelle ? Après avoir cherché en vain pendant des semaines, Isla Cameron résolut le problème avec

« Turn, turn, turn », interprétation par Pete Seeger d'un chapitre de l'Ecclésiaste : « Pour toutes choses, tournez, tournez, tournez, il y a une saison et un temps pour chaque dessein en ce monde. »

Dans le sein humide et sombre de Round House (une réplique du Centre, 42, du Albert Hall), nous commençâmes de peindre et de répéter dix jours avant Pâques. Ce qui s'est passé pendant ces dix jours est, je pense, l'aspect le plus valable et le plus reconfortant de toute l'affaire. Pendant ces dix jours, quarante personnes apprirent à collaborer les unes avec les autres, à accepter une discipline de groupe, à se fier les unes aux autres, liées par une entreprise commune et partagée, en laquelle elles durent d'abord croire et qu'elles finirent par soutenir et créer elles-mêmes.

Silence dans le Square quand nous commençâmes. Pas de question : vous ne questionnez pas un personnage de six mètres. De la terrasse de North Terrace, je vois un parterre de visages attentifs, fixés sur nos géants noir et blanc. Au-dessus de la balustrade, on lit notre banderole : « THE WHORE GAME » (2). Il y a des sourires sur tous les visages et les acteurs proches de moi, les machinistes prêts à faire rouler leurs pantins, tous nous réalisons que nous tenons l'attention du public, que nous commençons à percer, à prendre l'opinion. Davantage de rires : le gag de Verwoerd, l'histoire de Siniavsky et Daniel touchent juste. Nous regrettons de n'avoir pas pu placer mieux les haut-parleurs : nous ne pensons pas que tout le monde puisse entendre. Mais personne ne peut s'arrêter de regarder.

Rires et applaudissements apparaissent distants. Les acteurs ont bien saisi le chronométrage nécessaire de leurs parties, nous suivons les points sur le scénario ; la chose est bien lancée et ne coule pas. Maintenant, nous en venons au cauchemar. Nous ouvrons la tête de Harold comme un œuf et un bébé rose apparaît à l'intérieur, criant tout ce qu'il peut. Harold se lance dans une litanie désespérée, énumérant tout ce qu'aura ce bébé et pourquoi il pleure. C'est ici qu'il y a la plus longue suite de phrases de la pièce : est-ce que ça pourra aller ? Au milieu du catéchisme du pauvre et du riche, un questionneur s'écrie : « Qu'est-ce que cela a à faire avec le C.N.D. ? » Tout, je pense ; si nous ne pouvons pas relier notre protestation pacifiste avec une critique sociale, que faisons-nous ici de toute manière ?

Je vois un professeur applaudir avec joie lorsque Harold en vient au passage qui parle d'un « demi-bureau dans une classe de quarante enfants, garçons et filles, dans une pièce où c'est toujours novembre ». Quand le sang commence à sourdre à travers les joues

de Wilson et que le bébé s'enflamme, un des plus chauds questionneurs s'écrie : « Dégoûtant. » Oui, ce l'est certainement ! mais pour faire agir les gens afin de changer des choses vilaines et dégoûtantes vous devez vous-même vous saisir d'eux, vous les approprier pour vos desseins.

Juste au moment où John Wells atteint le point culminant du cauchemar frénétique de Harold, un maniaque se saisit du micro près de moi et hurle : « Que Dieu bénisse la Rhodésie ! » Je me vois me saisissant de son poignet, essayant de lui faire lâcher le micro. Je ne me sens pas du tout violent : qu'a cet idiot maniaque à briser l'effort patient, soigneux, collectif de cinquante personnes qui s'efforcent de faire sortir quelque ordre du chaos ? De toutes les stupidités possibles, comment ce fou ose-t-il crier : « Que Dieu bénisse la Rhodésie » ? En fait, la prise de notre action était maintenant si forte que la plupart des spectateurs semblent avoir pris cela pour un autre élément du cauchemar de Wilson : compliment équivoque de la politique étrangère de Wilson ! Le voici parti maintenant et je pousse Isla vers le micro pour chanter, plus tôt que prévu. Résultat : sa voix calme, sans accompagnement, sort avec les sirènes et les explosions de notre bande sonore. Mais elle perce, claire et détendue, et, soudain, c'est tout fini, calme, silence, soulagement prodigieux, la fumée se dissipe, nos ballons flottent sur la place traînant les papiers argentés en forme de bombes. C'est tout fini : nous commençons à nous disperser. Jusqu'à Pâques prochain ?

Voilà comment c'était vu par nous. Et, soudain, je souhaitai conserver cette atmosphère de la fin, ce moment de compréhension, cet instant d'assimilation et de réflexion ; je souhaitai garder ce sentiment, le faire revenir encore et encore.

C'est pourquoi je voudrais recommander que de telles manifestations se reproduisent en plus grand nombre dans les mouvements pacifistes. Non pas seulement chaque année sur le Square, mais chaque mois, chaque semaine dans chaque ville du pays. Créer le sens de l'occasion, c'est ce qu'avaient fait les premières marches et qu'il faut retrouver. La foule aime les spectacles publics grandioses : relève de la Garde, le Tournoi Royal, l'ouverture du Parlement, les funérailles de Churchill. Mais pourquoi tous les airs les meilleurs seraient-ils réservés au Diable ?

Bref, je suggère que le mouvement pacifiste élargisse la définition de la manifestation pour qu'elle comprenne l'exhibition de pantins, des happenings, du spectacle, des parades pacifistes.

Il y a urgence à ôter les écailles des yeux des gens ; et les ressources de l'action, de la langue, de la couleur, du son et de la

musique, arrangées de manière audacieuse, provocante, peuvent toucher les nerfs et le cœur, d'une manière qu'aucun argument, aucune exhortation, employé seul ne peut faire. Notre principe pour tout ce travail devrait être : Audace, Merveilleux et Humour. Je pense qu'il y a de nombreux artistes, écrivains, acteurs, éditeurs professionnels qui saisiraient cette occasion de travailler avec les groupes locaux volontaires pour réaliser un nouveau genre de spectacle public saisissant et engagé. Je parie que de nombreuses villes pourraient fournir leur poète, peintre, musicien, acteur, électricien, charpentier ; et c'est assez pour votre équipe. Il faut seulement demander aux professionnels.

Voyant le nombre croissant de réunions poétiques, de clubs folkloriques, nous savons que la rencontre d'un public vivant et d'acteurs vivants peut provoquer une communication profonde qui défie les mensonges et les demi-vérités de la presse et de la télévision. Qu'attendons-nous ? Le spectacle de marionnettes de Pâques, cette année, n'est qu'un début ; il y a plusieurs manières de dire la vérité.

A Trafalgar Square, nous avons, à tout le moins, laissé une marque sur les pavés. Pouvons-nous aller de l'avant, surmonter l'inefficacité équivoque dans laquelle les masses nous ont plongés, intervenir effectivement dans la vie quotidienne des gens, et laisser une marque, un point d'interrogation dans leurs cœurs et leurs esprits ? Le mouvement pacifiste a toujours aimé les anniversaires significatifs. Le jour d'Hiroshima se présentera à nous dans quelques mois. Pourquoi ne pas le prendre pour un début ?

Michael KUSTOW.

●

(1) Dick Wilcocks, des « Jeunes du C.N.D. », écrit dans « Peace News » (6 mai 1966) : « Je trouvais les rassemblements des années précédentes péniblement barbants : orateurs après orateurs nous rabâchaient leurs fraternels saluts, exhortaient et balançaient des opinions qui pètent sec à une foule déjà convertie. Ce genre de traitement est susceptible de décourager les gens qui se trouvent sur la route depuis trois jours. Nous avons eu un parlementaire et divers autres orateurs cette année, mais quelque chose de jeune et de nouveau s'est également produit : j'ai suivi des yeux les marionnettes à partir du Square et j'ai remarqué que tout le monde près de moi les observait avec attention. Pendant les discours traditionnels les gens restent par déférence, l'expression brumeuse, l'esprit occupé par les tasses de thé et les bains à la moutarde — posent des questions et poussent des sifflements quand ils pensent que c'est approprié, parlent ou vendent des journaux. Le spectacle de marionnettes tint la foule tranquille. (...) Le travail d'équipe et l'effort spontané qui entrèrent de manière effective en ligne de compte ont dû être remarqués. (...) La plupart du spectacle fut satisfaisant, animé et très vivant. »

(2) Jeu de mots intraduisible en français, signifie : « jeu de putains » et se prononce comme « the war game » — « jeu de la guerre ».

4.

Cette introduction du spectacle dans une manifestation où participaient environ 20.000 personnes est, sur le plan de la spontanéité et sur le plan de la relation participant-spectateur, nettement différente de celle des « happenings provos ». Néanmoins, sur le plan de la communication, elle s'avère être un procédé qui a suscité, tout comme les méthodes employées par les provos, autant de réprobation ou de doute que d'enthousiasme.

Le 28 mai 1966, à Londres, 200 personnes prirent part à une marche qui pourrait s'intituler « Conversion de l'épée en soc de charrue » et qui était organisée par le Peace Pledge Union (le mouvement pacifiste britannique). Cette parade, qui fut reprise dans d'autres villes, se voulait être « un théâtre en marche ». « Par les moyens du masque et du costume, de l'image et de la pancarte, elle raconte l'histoire de la folie des hommes qui gaspillent dans la guerre ce qui est en leur pouvoir quand ils pourraient l'utiliser pour la paix. » Afin de mettre en avant l'idée suivant laquelle « l'homme a la puissance, le génie et la capacité pour créer la paix et une société qui pourrait résoudre les conflits sans recourir à la guerre », des marcheurs faisant figure de « soldats » étaient vêtus de capes rouges et portaient des masques de moutons. Un marcheur portait un masque de loup. Quant au reste du défilé, il eût été classique (des marcheurs arborant des panneaux comme « la santé ou la famine », « enfant vivant ou enfant mort » — meeting final avec orateurs) s'il n'y avait eu un régiment de reines de beauté, les « Miss Victime », affublées de masques représentant des crânes (Miss Corée, Miss Cuba, Miss Congo, etc.). Myrthe Solomon rapporte : « L'accueil des passant fut plus hostile qu'habituellement. » (1)

A la suite du spectacle de marionnettes de Trafalgar Square, Dick Wilcocks écrivait : « Les groupes locaux devraient adopter de nouvelles méthodes de campagne. Que pensez-vous de faits de petite envergure avec un impact émotionnel et visuel direct ? Ceci serait facile à faire et ne nécessiterait pas forcément un engagement à la désobéissance civile. Par exemple, quatre hommes habillés de manière identique en combinaisons noires crasseuses, portant un brancard crasseux à travers un marché dans une rue populeuse ou dans le centre commerçant. Ils sont tout simplement déguisés. Sur le brancard il y a un personnage sale revêtu de la tête aux pieds (le visage aussi) de bandages. Des chiffons, avec écrit dessus « Vietnam », sont parsemés sur les bandages ou suspendus au brancard. La personne serait de préférence petite et une femme, et se tordrait continuellement de douleur, émettant des cris perçants et des hurlements horribles par moments. Les gens semblent rarement lire les tracts. Les protestations politiques à propos du Vietnam sont rapidement oubliées. Ils n'oublieraient pas hâtivement un happening. » (2)

Un « happening » devant avoir lieu au cours d'une manifestation du Comité des 100 à la base militaire américaine d'Alconbury (près de Cambridge), Dick Wilcocks esquissa des idées à ce sujet : « Nos mots d'amour deviennent plus durs et plus froids de par leur constante répétition. Brasser des phrases usées ne donne pas grand-chose de bon. Produire une manifestation cliché serait un acte stérile. » L'alternative était au happening, « une éjaculation d'amour fervent utilisant des fleurs ou des mantras. » Il indiquait deux directions distinctes pour les nouvelles formes de manifestation : « Une reliée au Théâtre de Cruauté, utilisant l'horreur comme thérapeutique de choc (filles poussant des cris perçants, dans des bandages septiques souillés de sauce tomate), l'autre liée au Théâtre de Panique (usage d'excréments, destruction de la logique de chaque jour et du conditionnement en habitudes, semblable aux essais formulés par les premiers dadaïstes à Zürich et à Paris dans les années 20) » (3).

Des doutes sérieux furent émis au sujet de ce « happening » d'Alconbury. Albert Hunt écrit : « L'idée de Kustow d'utiliser le théâtre à l'extérieur, dans les manifestations, me semble être la meilleure chose que quelqu'un lié au mouvement pacifiste ait amenée depuis longtemps. Ce sera dommage si tout cela est discrédité par manque de réflexion et de préparation » (4). On parle de « préciosité d'avant-garde », de risque « d'amateurisme et de facilité ». Le 3 juillet, environ 300 personnes participèrent à la marche conventionnelle, excepté que « le long de la route, un son tel une lamentation, montait à l'étonnement des automobilistes : c'était un « aum » spasmodique, le son du mantra bouddhique. Mêlés à la poésie connue concernant le Vietnam et au chant, les sons du mantra étaient très impressionnants » (5). Quant au « happening », la première partie, allégorique, fut ratée pour des raisons techniques. « L'autre partie prit la forme d'une lecture pas très inspirée de poésie. C'était une bonne idée, mais cela aurait été davantage un « happening » si une plus active participation avait été encouragée et suscitée, et si plus de spontanéité était advenue. Un ou deux manifestants n'étaient pas d'accord avec la lecture, car ils ne « voyaient aucune relation entre l'art et la paix ». Mais le sentiment général paraissait être fait d'amusement modéré, de stupéfaction ou de tolérance » (5).

D'autres manifestations ont eu lieu, comme celle de Coulport en Ecosse auprès de bases britanniques Polaris, qui voulaient également relever d'un style nouveau de manifestation, mais pour lesquelles ce style apparemment peu réussi fut controversé.

(« Peace News » : 1) 13 mai, 3 juin 1966 et 3 février 1967 ; 2) 6 mai 1966 ; 3) 10 juin 1966 ; 4) 1er juillet 1966 ; 5) 8 juillet 1966.)

●●●

la marche de la honte

Si le spectacle de marionnettes de Kustow est un moment important de cette quête de formes nouvelles de manifestation, la « marche de la honte » en est un autre.

Cette marche, organisée par le Comité des 100 londonien sur la proposition de Jim Radford, eut lieu le 30 avril 1967 à Londres et tirait son origine dans la complicité et le soutien de la Grande-Bretagne à la politique vietnamienne des U.S.A.

Jim Radford proposait « une manifestation pour beaucoup dirigée vers la presse étrangère, qui montre la Grande-Bretagne comme un satellite U.S. et qui tienne les membres du gouvernement et de l'ordre établi comme objets de mépris. Une manifestation avec un impact visuel réel qui dira au monde qu'il y a des gens en Grande-Bretagne qui comprennent et n'aiment pas le fait qu'ils vivent sous un régime de pantins ». Le thème de cette marche était « nous avons honte », phrase inscrite sur toute pancarte ou banderole.

Radford suggérait :

— Des jeux scéniques comme des confessions abjectes lues par Wilson, Brown, l'archevêque de Canterbury, la reine, etc.

— Des chars comportant également des jeux scéniques (George Brown se tenant parmi des ruines avec des femmes rampant, pleurant sur des enfants morts, déclamant sans fin au milieu d'une mitraille : « Je ne crois pas que nos alliés américains fassent pareille chose. » Un soldat U.S. fustigeant des Vietnamiens à moitié nus avec des zébrures rouges peintes sur leur dos, et pour sous-titre : « Le gouvernement britannique soutient le rôle légitime des Etats-Unis au Vietnam. »

— Un orchestre jouant de la musique funèbre ; des foulards noirs pour les femmes, des bandeaux noirs aux bras des hommes.

— Deux porte-drapeau traînant par terre de grands drapeaux britannique et américain, destinés à être détruits en fin de marche.

— Des bannières portant d'immenses caricatures (Johnson tenant Wilson en laisse, un enfant dans sa gueule — sous-titré : « La Grande-Bretagne forme des chiens de guerre pour les forces U.S. au Vietnam », etc.)

— Des banderoles : « Nous avons honte — parce que la Grande-Bretagne tenait seule contre le fascisme et maintenant le soutient au Vietnam », « Nous avons honte — parce que des soldats britanniques entraînent les traîtres vietnamiens à tuer leur propre peuple », « Nous avons honte — parce que des savants britanniques ont mis au point des gaz de guerre à utiliser contre les civils au Vietnam. »

— Un badge spécial : « J'ai honte d'être britannique à cause du Vietnam » — des drapeaux américains sur carte postale avec des bombes ou des svastikas au lieu d'étoiles, des citations typiques de Johnson en guise de raies.

— Le maximum de publicité auprès de la presse.

Les risques d'amateurisme, provenant d'une interprétation laissée, en confiance, à la libre guise de chacun, semblent ici avoir été moindres. Le travail était plus élaboré et en fonction d'une participation massive au défilé. La controverse se situerait ailleurs. Loin de contester le flirt entre le théâtre et le mouvement pacifiste, Bob Overy mettait en garde contre le danger (d'une manifestation quelconque) à colporter un mensonge, ou tout au moins le danger d'une certaine inconsistance. Participer, c'était se déclarer honteux; était-ce vrai ? « Je ne suis pas assez patriote — écrit Bob Overy. Je ne me parce que je ne crois pas qu'il me représente. Dois-je faindre le besoin de faire des excuses auprès de l'étranger pour Harold Wilson parce que je ne crois pas qu'il me représente. Dois-je feindre le patriotisme afin de feindre l'outrage pour le bénéfice de la presse étrangère ? »

(« Peace News » *des 13, 20 janvier et 5 mai* 1967.)

●●●

la paix est belle, vivez-la !

Il ne faudrait pas s'arrêter aux « aventures » des expériences anglaises. Cela est secondaire. Ce qui me paraît plus important est cette quête d'un débouché de la part du courant pacifiste le plus actif (Y.C.N.D., Comité des 100, etc.). Coller des éléments de spectacle au classicisme des manifestations est une tentative qui n'a pas rallié l'opinion. Va-t-on, inspiré par l'Amérique, vers une nouvelle tentative ? En tout cas, un éditorial de « Peace News » (26 mai 1967) semble aborder le sujet. En voici quelques extraits, qui pourraient très bien nous concerner en France :

« Il n'y a pas de mouvement pacifiste radical en Grande-Bretagne. Il n'y a pas de campagne à grande échelle pour inciter les soldats à la désaffection. Il n'y a pas de large refus à l'impôt sur le revenu pour la préparation à la guerre. Il y a quelques interventions pacifistes contre les défilés militaires, peu de tentatives sérieuses pour gêner la propagande des services de recrutement.

« Pourquoi en est-il ainsi ? Sommes-nous sérieux dans notre opposition au militarisme ou non ? En Amérique un nouvel enthousiasme aide les pacifistes radicaux à définir leur vie d'une manière nouvelle. Ils en sont venus à la constatation simple que la paix est belle : à être exprimée dans leur corps, dans leurs pensées et dans leurs actions, dans leur art, leurs joies, leur énergie spontanée ; bref, dans leur style de vie.

« Nos chances de survivre au XXe siècle sont si minces que par contradiction il semble que la seule manière raisonnable de regarder le monde pour ceux qui croient que la paix est possible est une manière optimiste. Si seulement un nombre conséquent de gens commencent à croire que la vie peut être belle, alors pourrons-nous rejeter la mort, le vide d'esprit de la foule ; si seulement nous découvrons dans notre vie la joie dont nous sommes capables, alors pourrons-nous détourner l'aspiration humaine hors de la tendance volontaire au suicide qui semble inhérente aux politiques militaristes actuelles.

« Ce qui ressemble à un tel mouvement apparaît peut-être inévitablement aux Etats-Unis en ce moment.

« (...) Est-ce qu'une vision équivalente, un tel enthousiasme peuvent se produire dans notre pays ? N'ayant pas chez nous une guerre étrangère majeure pour nous faire bouger, devons-nous poursuivre la triste ronde des marches, des piquets et des pétitions ?

« Il y a des signes d'une énergie nouvelle dans, par exemple, la manifestation à l'ambassade grecque et sa suite, la Marche de la Honte, et dans les manifestations du Vietnam Action Group : mais il s'agit là encore d'actions de protestation plutôt que de l'extension logique et naturelle, dans sa partie publique, d'une manière de vivre conçue globalement et élaborée en collaboration par des gens d'opinions semblables. Il y a, pour ce groupe pacifiste à venir, un vide à remplir quelque part entre le Comité des 100, le Peace Pledge Union et les lecteurs de l' « International Times ». Ce groupe ne se tournera pas vers les politiciens et peut-être pas vers autre chose que son propre nombril. Il se regardera lui-même et verra que la paix est belle. (...)

« Certains prépareront quelque chose de subtil pour le jour de l'armistice et le dimanche du souvenir lorsque des rites martiaux inappropriés marquent la fin de la Première Guerre mondiale de triste mémoire.

« D'autres se demanderont comment ils peuvent éviter leurs impôts sur le revenu et décider de travailler à leur compte ou de chômer ou d'être travailleur volontaire. D'autres feront le tour des bases militaires présentant la paix aux soldats — et d'autres encore distribueront des tracts au bureau de recrutement et décideront de ne pas s'inscrire auprès des autorités militaires si l'appel devait à nouveau ruiner leur vie.

« De tout cela quelque chose sortira. Ce sera une tentative pleine de fantaisie et forte. Elle peut être écrasée comme elle peut ne pas l'être. Mais cette tentative s'offre là, si nous le voulons. »

●●●

Avec les happenings, réussis ou non, nous discernons deux idées principales quant aux méthodes d'action :

— faire fusionner les notions conventionnelles de participant et de spectateur passif ;

— rechercher des éléments qui provoquent une réaction dans le public (à qui l'on veut parallèlement faire perdre son rôle passif) et qui accrochent son attention. Le théâtre fournit beaucoup de ces éléments.

Nous avons vu cela à travers des actions en Europe. Les Américains sembleraient avoir été plus heureux dans leur recherche d'un « impact émotionnel et visuel direct » dans « des faits de petite envergure ». Peut-être est-ce parce que la notion de mouvement organisateur est beaucoup moins stérilisante, étouffante qu'en Europe ? Parce que cela ne se passait pas au cours de manifestations conventionnelles (marches avec pancartes que l'on replâtre avec des éléments neufs) ? Parce que ces manifestations demandaient plus d'engagement ?

A l'université de Pennsylvanie, impliquée dans la recherche pour la guerre chimique et biologique, recherche liée à la guerre du Vietnam, un sit-in eut lieu du 26 au 28 avril 1967. Ce sit-in de cinquante-trois heures, organisé par un comité ad hoc : STOP (Etudiants Opposés à la Guerre Bactériologique), débuta par l'installation d'une vingtaine d'étudiants dans les bureaux du président de l'université. Ils portaient des masques à gaz qui dramatisaient leur action et rendaient l'ambiance glaciale. Plus de deux cents étudiants participèrent au sit-in, soutenus de l'extérieur par un piquet du C.N.V.A. de Philadelphie.

De même, les étudiants de l'université de Iowa pendant quatre jours, début novembre 1967, contre le recrutement de « marines » à l'intérieur de l'université. Une procession funèbre en bonne et due forme (une bière portée par des étudiants, suivie de pleureuses) amena les manifestants jusqu'à la résidence du doyen. Là le mort

habillé en soldat s'est réveillé pour s'écrier, mécontent, que lui et ses camarades tués au Vietnam ne pouvaient dormir en paix, faisant allusion à la tuerie continue. Du sang récolté parmi les étudiants fut répandu sur les marches et se voulait être la dernière effusion. Une pétition fut signée du sang des manifestants.

Le 16 septembre 1967, des rues de New York furent parcourues par une centaine de jeunes gens vociférant à profusion, appelant à la haine et à la tuerie : « Mort, mort immédiate, tuez-les tous, c'est dans la tradition américaine », « libérez les nations opprimées en les bombardant », « massacrez les Vietnamiens, ils ne sont pas comme nous ». Des pancartes portaient : « Tuez, brûlez les enfants! », « écorchez vivants les Asiatiques », « invitez un nazi à déjeuner », « vive la brutalité policière pour les Noirs », « émasculez les pacifistes... et les sénateurs ». C'étaient des pacifistes stigmatisant l'hystérie fascisante par un procédé homéopathique. « Les passants qui généralement au cours des manifestations s'approchent, curieux ou ironiques, lancent des plaisanteries ou répondent aux cris des manifestants, gardaient cette fois un silence atterré. »

Les activités provos ont également atteint les Etats-Unis. Un des happenings faisant le plus preuve d'imagination, organisé par les provos de Santa Monica (Californie), se passa, en février 1967, aux portes d'une réunion de gens de droite. Là les purs patriotes ne trouvèrent pas des gens qui protestaient, mais seulement une mince ligne de beatniks de droite qui portaient des panneaux : « Victoire au Vietnam », « à quel prix la liberté », « Westmoreland en 1968 », et qui chantaient l'hymne américain, d'ailleurs fort mal. Là-dessus une foule hargneuse s'amassa et des questions soupçonneuses furent émises : « Qui êtes-vous ? » « Des provos Bircher. » « Que voulez-vous au Vietnam ? » « La victoire. » Cependant, la foule prit conscience des sandales, des cheveux longs et de la mauvaise manière dont était chanté l'hymne national, et devint menaçante. Finalement, un citoyen s'écria : « Nom de Dieu, chantez correctement », et assomma un provo. Sur ce les provos quittèrent les lieux pour aller déposer une plainte.

●

Les exemples dans ce sens peuvent abonder au gré de l'imagination. Mais des Etats-Unis est venue également une troisième idée, un nouveau style de manifestation. C'est celui-ci qui justifie principalement l'éditorial de « Peace News » et qui s'accorde au thème : « La paix est belle, vivez-la ! » Nous allons en donner quelques indications.

5. flower power ou l'art de protester

Dans le numéro de janvier 67 du mensuel pacifiste américain « Liberation », Allen Ginsberg, connu comme un poète de la beat generation, a émis des suggestions concernant les manières de faire une « marche-spectacle » :

« Si une propagande faisant preuve d'imagination, de pragmatisme, de drôlerie, de gaieté, de bonheur, de ferme quiétude est communiquée à l'avance au grand public (si des tracts pratiques donnant les instructions aux marcheurs sont distribués quelques jours à l'avance), la parade peut être transformée en un spectacle, exemplaire quant à la façon de contrôler les situations d'anxiété, de crainte de menace (telles que le spectre fascisant des Hells Angels ou le spectre du communisme) ; quant à la façon de manifester par un exemple concret, à savoir la parade elle-même ; quant à la manière de changer la psychologie de guerre, de surpasser, de dépasser la réaction type habituelle de la crainte suivie de la violence.

« Cela étant, la parade peut matérialiser un exemple de pacifisme plein de santé, tout à l'opposé du combat aveugle... Nous devons utiliser notre *imagination*. Nous pouvons créer un spectacle qui soit sans équivoque EN DEHORS de cette psychologie guerrière qui « mène nulle part. » (...)

« Des masses de fleurs — un spectacle pour les yeux — spécialement concentrées sur les lignes de front peuvent être utilisées pour dresser des barricades, peuvent être offertes aux Hells Angels, à la police, aux politiciens, à la presse et aux spectateurs, chaque fois que cela est nécessaire ou bien à la fin de la parade. Il peut être demandé à un nombre important de marcheurs de porter leurs propres fleurs. Les lignes de front seraient organisées et munies d'avance de fleurs. »

Ginsberg suggère aussi que les lignes de front des manifestations soient composées de « groupes moins vulnérables psychologiquement », citant mères, familles, professeurs, poètes et artistes parmi les moins vulnérables. Il écrivit ces notes, toutefois, dans le contexte d'une crainte croissante de violence contre les manifestants pacifiques de la part de groupes tels que les Hells Angels. Il suggère que les marcheurs puissent porter des croix, des étoiles juives, des drapeaux, des instruments musicaux et des jouets d'enfants comme « armes » contre la violence. Dans la crainte d'une attaque, les marcheurs pourraient entonner des mantras — The Lord's Prayer, Three Blind Mice, Aum, etc. Les marcheurs pourraient porter des barres de chocolat et des douceurs à tendre à la police et à n'importe qui se montrant hostile. Ceux qui ont des caméras les apporteraient et prendraient des phtos de cette action pacifique.

« Le seul mantra OM ou AUM, qui est un bon mot sain et sans superstition là-dessous, et facile à retenir par quiconque, peut toujours être prononcé et fredonné en changeant de style, d'air et de mélodie, et peut garder l'esprit occupé durant une marche... La principale chose est de canaliser l'activité en une réelle gaieté comme un pique-nique libre et d'éviter la peur et les hostilités envers les gens qui ne comprennent pas qu'il n'y a pas de peur. »

Ginsberg suggère des corps d'étudiants journalistes pour interviewer des journalistes professionnels, et faire de la propagande et du charme aux équipes de T.V., etc. — une série de chars dépeignant des symboles de paix : Bouddha en méditation, Thoreau au tribunal, un orchestre Dixieland costumé en Hitler, Staline, Mussolini, Napoléon et César, etc.

●

be-ins et flower people

Depuis la parution de ces quelques notes, bien des exemples les ont illustrées — et dans des genres divers.

Ainsi les « hippies » ou « flower people » (selon que l'on veut leur coller une étiquette ou un genre) que nos moyens d'information, impuissants à les ignorer, nous ont présentés tantôt comme des « fous » bien gentils et peu dangereux, tantôt comme des êtres immoraux et déclassés. Mais au-delà de la déformation, si on peut voir le signe de leur décomposition (impuissance génératrice d'illusion mystique ou religieuse, mais aussi de mercantilisme), on peut également y trouver le signe d'un apport.

De par leurs habits qui non seulement veulent contraster avec la monotonie du coutumier, mais aussi veulent décorer la rue, ils portent sur eux la manifestation. Réunis ensemble, cela donne un « be-in », ou bien un « love-in » ou encore un « peace-in » (un rassemblement où l'on vient pour se rassembler, pour faire ce que l'on a envie de faire — ou plus précisément sur le thème de l'amour, de la liberté sexuelle —, ou encore sur le thème de la paix). Aucune préparation, chacun manifeste de par lui-même, à sa manière, sur un thème donné comme « Amour, fraternité, bonne volonté » :

> *« Ils étaient environ dix mille, vêtus de peaux de bêtes, de tissus bariolés de coupe étrange, bardés de « badges », couronnés de fleurs, de plumes, le visage peinturluré, gambadant en ce dimanche de Pâques dans Central Park, en plein cœur de New York, grimpant aux arbres, dansant, chantant, jouant aux billes, faisant voler des cerfs-volants, se balançant dans des hamacs, dormant, riant, mangeant, fumant... Et cela dura tout l'après-midi. »*

Festival International de Pop de Monterey, « Banana be-in », ou « Legalise Pot rally » (rassemblement pour la légalité de la drogue) à Londres, on y retrouve ces éléments communs. Des fleurs à profusion, des slogans scandés (« Les flics avec nous », « Nous aimons les flics »), des inscriptions « Amour » sur les voitures de police, des badges comme « Attention : votre police est armée et dangereuse » plaqués avec des fleurs sur les vêtements des flics, chansons, drogues (ou peaux de bananes) fumées. « L'impression résultant de cet après-midi était celle d'un groupe de personnes toutes déterminées à faire chacune leur propre chose et à donner une tournure pacifique et constructive aux conflits qui naissaient, jouant à la fois de symboles et de réalisme. Peut-être ceci fut-il le mieux résumé par un groupe chantant sur l'air bien connu non pas « We shall overcome » (nous vaincrons), mais « We shall turn you on » (nous vous éclairerons). »

Distribuer des fleurs — inscrire le mot « Amour » partout où cela est possible — sortir du système qui fait de chaque homme dès sa naissance un de ses rouages — dire que la solution de nos maux est dans ce seul mot « Amour »... peut-être et il y a même de grandes chances pour que cela soit. Et si l'on peut se demander dans quelle mesure cet « Amour » rabâché n'est pas une nouvelle comédie, ne peut-on pas trouver là la source d'un « pacifisme plein de santé », selon la formule de Ginsberg ? Il semble que le CNVA (Committee for Non Violent Action) ait aperçu cela, il semble que des étudiants aient également vu que « la principale chose est de canaliser l'activité en une réelle gaieté et d'éviter la peur et les hostilités ».

Ainsi, à Berkeley (Californie), le conflit opposant début décembre 66 des étudiants à l'administration et à d'importantes forces de police : le soutien étudiant s'amenuisant, le conflit se termina, temporairement, dans la joie et par l'alliance avec les hippies et autres « non-étudiants » (anciens étudiants éjectés pour activités politiques), sous le symbole du « Yellow Submarine ». Il faudrait également se référer aux étudiants de Berlin Ouest qui auraient établi comme un fait le « Pouvoir étudiant » à la Freie Universitat — et dont certains (à la suite des manifestations de juin 66 à l'occasion de la visite du Shah d'Iran et au cours desquelles la police tua un étudiant) tinrent en particulier un be-in à la manière américaine. Mais sur le campus, l'exemple le plus significatif est peut-être celui du « Jeudi de l'Amabilité » (le 11 mai à Austin au Texas).

●

le jeudi de l'amabilité

Everett Frost, étudiant de l'Université de Iowa, militant du SDS (Etudiants pour une Société Démocratique), écrit dans « Peace News » (26 mai 67) :

« Ce qu'il faut, c'est quelque « souffle sur les esprits » pour obtenir des gens qu'ils régénèrent cette part d'imagination de la vie humaine, aujourd'hui perdue pour beaucoup chez nous.

(...) Ainsi, les « Human be-ins » à New York et à San Francisco. Ainsi, les Provos d'Amsterdam (ou ce qu'il en apparaît ici). Et ainsi le « Jeudi de l'Amabilité ». L'idée commença avec le SDS de Austin (Texas) et Jeff Shero, un organisateur à plein temps du SDS. Environ deux semaines avant le « Jeudi de l'Amabilité » convenu, des personnes laissèrent des messages concernant l'Université et annonçant « Bientôt le Jeudi de l'Amabilité ». Environ trois jours avant la chose, le tract suivant était distribué :

« Bientôt le Jeudi de l'Amabilité. Il durera toute la journée sur le campus et ce sera un moment pendant lequel les gens seront gentils et aimables les uns envers les autres. Mais nous réalisons qu'on ne peut espérer de la plupart des gens dans cette société d'être aimables et que beaucoup de gens ne savent même pas comment être aimables. Aussi donnerons-nous quelques suggestions quant à ce qui peut être fait au cours de cette journée. Les gens s'assoieraient dans l'herbe et casseraient la croûte. Les poètes se dresseraient pour réciter de la poésie, on interpréterait des chansons. Les gens qui ne se connaissent pas entre eux lieraient conversation. Des gens pataugeraient dans les fontaines et feraient des craies sur les trottoirs. Des gens feraient voler des cerfs-volants sur le campus et porteraient des ballons. Les pépées du SDS serreraient dans leurs bras les types du Club et les pépées du Club convieraient à leur repas des beatniks au visage émacié.

« Maintenant si le Jeudi de l'Amabilité plaît aux gens, alors nous en envisagerons un autre. Si les gens sont encore touchés, nous ferons deux Jeudis de l'Amabilité par semaine. Si les gens sont toujours prêts, nous ferons une semaine entière de Jeudis de l'Amabilité. De là nous escaladerons jusqu'au mois de Jeudis de l'Amabilité. Et quand nous aurons une année de Jeudis de l'Amabilité, alors la révolution sera faite. »

Bob Pardum écrit de Austin dans les « New Left Notes » :

« Quand ce fut le Jeudi de l'Amabilité, nous avions un marchand de ballons sur le campus et une bonne part des étudiants étaient assis sur l'herbe. Un de mes amis beatnik était invité à manger par deux pépées du Club. Les gens parlaient, faisaient voler des cerfs-volants, écrivaient des choses aimables sur les trottoirs, les bâtiments et l'avion du ROTC (Reserved Officers Training Corps). Les répercussions générales furent bonnes et nous avons brisé des obstacles entre nous et le reste des étudiants. »

●

love generation

« C'est étrange, une joie nouvelle s'est introduite dans le geste vieux et terne de marcher pour la paix », écrivait Jules Robin dans « Win » (qui, avec « Liberation », est le principal organe du radicalisme non violent). Il se référait à une marche de la paix, lors de la Mobilisation de novembre 66, menée dans New York par Allen Ginsberg « portant un vêtement blanc tenant du pyjama, d'un style indien ainsi qu'un haut-de-forme bleu, blanc, rouge ». Il se référait également à une manifestation tenue à New York le 23 décembre 1966 :

« Marche d'illumination de la Paix — Apportez des lampes et des bougies — de la joie, de la célébration, de la joie — Entourez-vous

de merveilleux, d'amour — En sympathie avec ceux qui souffrent au Vietnam — Amour de la Vie partout — Festivité. »

Dans « War Resisters League News », Dave McReynolds décrit comment un sous-marin jaune fut amené à un « happening de la paix » au Greenwich Village, le 22 octobre 1966 :

« Ainsi, avec des ballons jaunes, avec des fleurs plein les mains, avec des enfants, des chiens et des vêtements lumineux, plusieurs centaines de manifestants pacifiques essayaient une nouvelle façon d'entrer en contact avec le public. On ne portait aucune pancarte. Aucun slogan n'était chanté. Et quand des tracts étaient donnés de main à main, c'était souvent avec une fleur ou un ballon. Comme la manifestation se déplaçait à travers la ville, elle laissait dans son sillage des centaines de New-Yorkais difficiles à « avoir » mais déroutés, tenant d'une main un ballon, tenant de l'autre un tract qu'ils essayaient de lire. Il n'y eut aucun patriote criant « lâches cocos » — seulement des gens heureusement confus, essayant de comprendre ce qui arrivait. Et ce qui arrivait était un " happening ". »

Ce sous-marin jaune fut emmené sur l'Hudson, rempli de pain, de vin et de fleurs, lancé « comme un symbole pour que les gens puissent choisir la paix et la fraternité ». Il ne tuerait personne et ne détruirait pas une seule ville.

●

mobilisation de printemps et d'automne

Trois cent mille personnes marchèrent le 15 avril 1967 dans New York lors de la Mobilisation de Printemps. La participation était des plus diverses et des plus colorées : des Indiens sioux aux professeurs en toges ; des démocrates bien habillés aux hippies en vêtements aux couleurs gaies, « psychédéliques » ; des militants gauchistes avec les drapeaux du FNL aux militants pacifistes ; des nationalistes noirs aux anarchistes et socialistes de toute tendance... Cela reflétait la coalition que constituait le Comité de Mobilisation.

Martin Jezer, du CNVA, rapportant pour « Peace News » (28 avril 1967) cette journée, écrit :

« Bien que Bevel (de la SCLC avec Martin Luther King et directeur national du Comité de Mobilisation) et d'autres leaders soutiennent personnellement la désobéissance civile, des modérés dans la coalition s'y opposent vigoureusement. Ceux-ci réussirent le 15 avril à forcer le Comité à désavouer ceux qui brûlent leurs feuilles de route et exercèrent sur eux une pression énorme pour ajourner ou annuler leur action.

« Mais les activistes, qui prouvent leur existence, de la nouvelle gauche sont prêts à bouger et la coalition ne peut que peu les décourager. Ils parlent de confrontations massives avec le gouvernement, de résistance totale, de remplir les prisons. Les libéraux parlent en termes de politiques de paix et de protestation légale. Ayant vu la récupération par les modérés du mouvement des droits civiques et la définition des types d'action qu'ils mèneraient, les radicaux sont méfiants. »

C'est ainsi que le thème ressortant de cette journée fut quand même : « Résistez ! Résistez ! », « Du diable, si nous irons là-bas ! », et environ cent cinquante feuilles de mobilisation brûlées le prouvaient.

Mais le style de cette journée où des chars accompagnant les marcheurs portaient poètes, musiciens, acteurs, marionnettes — ce style fut donné par les hippies.

« Au Sheep Meadow (dans Central Park), une atmosphère de « be-in » prévalait. Si un groupe de manifestants mit en route l'esprit de cette journée, ce fut les hippies. Le mouvement Yellow Submarine, la gauche psychédélique, appelez cela comme vous voulez, s'impose ici. Il y avait des jonquilles partout, même des adultes habillés conventionnellement en exhibaient sur le revers de leur costume. Le New York Workshop in Non-Violence donnait au hasard des gâteaux secs avec des messages comme : « Celui qui paie pour la guerre ne peut que jouer à la paix. Vos impôts contribuent à la mort. Refusez de les payer avec le CNVA », ainsi que des citations appropriées de Thoreau, Gandhi et de William Blake. »

« Comme dans beaucoup de manifestations récentes, les participants ne désiraient plus tellement protester contre l'horreur de la guerre, mais se tourner vers une autre chose : la beauté de la paix. Sauf parmi les gauchistes les plus militants dont quelques-uns participèrent par la suite à une bagarre avec la police, l'amour, le délicieux amour fut suprême ; et même pas les mortelles attentes pour

que la parade se déplace, les centaines de contre-manifestants gueulant et le vent froid et poussiéreux ne pouvaient refroidir cet esprit, le déprimer. »

Le « siège » du Pentagone tenu les 21 et 22 octobre 1967 représente quelque chose de semblable. « Peace-in » de masse qui se voulait une « Confrontation avec les faiseurs de guerre », il y eut des piquets, des veillées, de la musique, du drame, de la danse et des rassemblements avec orateurs — la police et la troupe qui chargent et cognent, les pacifistes qui s'assoient... Si le Pentagone ne s'est apparemment pas soulevé de 300 pieds en l'air, son démon exorcisé, selon la « prophétie » d'Abbie Hoffman, lui et les Diggers (activistes hippy) ont travaillé assidûment à se procurer de la nourriture et à la distribuer gratuitement aux manifestants. Martin Jezer (dans « Peace News », 3 novembre 1967) inscrit cette manifestation dans le cadre d'une « résistance américaine » dont les tactiques visent à « souffler l'esprit des gens plutôt que de faire sauter leurs corps » :

« Nous ferons l'amour sur la pelouse de la Maison Blanche, nous affronterons leurs matraques avec des chansons, nous rirons sous leurs gaz lacrymogènes, nous tiendrons des « nude-ins » (rassemblements nudistes) sur le Pentagon Mall (selon l'idée d'Allen Ginsberg) et nous transformerons leur merde politique en champs fertiles de fraises.

« Nous ne voulons pas de leur pouvoir. Non. Nous trouvons gênant d'être mis en pièces comme la monnaie à la bourse des valeurs. Oui, nous les libérerons. Nous — c'est-à-dire la génération des conscrits et des manifestants ; eux — c'est-à-dire les politiciens et les généraux. Nous les libérerons de leur pouvoir et de leur besoin qu'ils s'imposent d'avoir des « ennemis » à tuer. Johnson est un clown, tuer est une entrave... »

pour une fête pacifiste

Dans un éditorial ainsi intitulé, « Win » (7 avril 1967) émettait les suggestions suivantes à propos de la Journée des Forces Armées en Amérique qui devait avoir lieu le 20 mai :

« La Journée des Forces Armées est avant tout un triste événement que l'on se doit de rendre compte en page une : la presse est toujours bien disposée à mettre en valeur tout aspect inhabituel. Ceci fait de cela une journée bien choisie pour être une fête pacifiste à l'échelon national. Et pourquoi pas à l'échelon mondial ?

« (...) Le thème de cette journée devrait être « la célébration de la capacité de paix » en insistant sur l'affirmation des valeurs de la vie, de l'amour et de la non-violence comme alternatives à la mort, à l'enrégimentement et à la destruction des corps et des âmes. C'est dans cet esprit qu'on devrait demander aux poètes et aux artistes de faire de beaux tracts d'une qualité telle qu'elle fasse que les gens désirent les garder et les pendre dans leur maison.

« De gigantesques happenings pacifistes pourraient être mis sur pied le long des trajets des parades en même temps que les sit-downs traditionnels qui sont habituellement dégagés par la police en quelques minutes. Certainement les Yellow Submarine et autres nouvelles machines de l'arsenal pacifiste devraient être employés pour distraire ceux qui défilent. Des canons à flower power, manœuvrés par des manifestants habillés d'uniformes militaires ridicules, pourraient arroser la foule de pâquerettes et de chrysantèmes. Le style et la méthode pourraient être largement burlesques et emprunter des idées à la « Duck soup » des Marx Brothers ou à « Help » des Beatles !...

« Il pourrait aussi y avoir un happening invisible mais sonore, avec des magnétophones japonais à piles, bon marché et puissants, cachés dans les arbres, les buissons, sur les toits le long de routes, là où la police ne peut pas les atteindre rapidement, et tous beuglant et hurlant de la musique gaie, d'amour, audacieuse — ou peut-être les discours également audacieux mais pas aussi attachés à l'amour, de notre Président : « Nous ne voulons pas d'une guerre plus étendue », etc.

« Il pourrait aussi y avoir des orchestres de rock dans les rues avoisinantes, jouant de la musique de danse : la parade avance et soudain des filles courent choisir des partenaires parmi les soldats, ou bien des filles et des enfants envahissent les rangs des soldats avec des tracts et des fleurs... »

flower power day

C'est ainsi que le 20 mai fut pour les uns la Journée des Forces Armées, pour d'autres la Journée du Pouvoir des Fleurs.

« Environ 300 hippies et militants pacifistes aux habits pittoresques chantant des mantras d'amour, brandissant des fleurs et faisant tinter des clochettes, « assaillirent les militaires avec de l'amour », alors que 7.000 soldats, marins, marines, cadets de West Point et anciens combattants descendaient la Cinquième Avenue de New York lors de la traditionnelle parade de la Journée des Forces Armées.

Ce « happening de la paix », conçu par le « New York Workshop in Non-Violence », était une célébration de la Journée du Pouvoir des Fleurs. Le thème de la manifestation était : « Ce sont nos frères qui marchent. Nous les aimons. Ne laissons pas les généraux et les politiciens faire d'eux des meurtriers. » La chose eut lieu malgré les craintes de scènes de violence de la part d'éléments de droite.

« La Journée du Flower Power commença par un casse-croûte préliminaire à Central Park. Les gens rassemblés partageaient leur pain, discutaient, chantaient, ou simplement se tenaient tranquillement assis. Après un pseudo-meeting (les meetings sont interdits à Central Park), il fut décidé de déposer des fleurs sur la statue voisine d'Alice (Alice au pays des merveilles) et puis de suivre des yeux la parade. Les « gens aux fleurs » (flower people) s'alignèrent le long de la Cinquième Avenue sur trois pâtés de maisons. Leur allure contrastait, avec réconfort, avec les patriotes raides, que ces parades attirent toujours. Malgré l'absence d'insignes et d'encouragements à l'action, il était évident pour les marcheurs et pour les autres spectateurs que la « délégation des fleurs » désirait la paix » (d'après Martin Jezer, « Peace News », 2 juin 1967).

Alors que les années précédentes des sit-downs faisaient face à cette parade, cette fois les soldats qui défilaient furent bombardés de fleurs par cette population colorée gaiement...

flower brigade

Le samedi précédent, le 13 mai, eut lieu à New York une parade en faveur de la guerre dont le thème était « Soutenons nos garçons » et au cours de laquelle 70.000 Américains descendirent la Cinquième Avenue. Des militants pacifistes essayèrent de s'intégrer dans le défilé sous la forme d'un contingent, la Brigade des Fleurs. Celui-ci fut attaqué, un homme fut enduit de goudron et de plumes selon la technique du Ku-Klux-Klan. L'un des participants, Abbie Hoffman, décrivit cette journée et ses impressions pour « Peace News » (14 juillet 1967) dans un article intitulé « Défloré mais invaincu ». (Abbie Hoffman est directeur de Liberty House, un magasin de revente à New York de produits fabriqués par les coopératives noires du Mississippi.)

« Nous étions là, assis dans un coin de Central Park, et nous subissions toutes les diverses émotions que vous éprouvez avant une action directe. Nous étions seize membres de la Brigade des Fleurs qui se préparaient à marcher dans le défilé « Soutenons nos garçons au Vietnam ». « Merde, j'ai peur. J'ai failli ne pas réussir à tenir le coup dans le métro. » Joe Flaherty, du « Village Voice », s'approche pour nous dire que ça revient à marcher dans l'antre d'un lion. Kim Fouratt dit qu'en fait il est en train d'y marcher. Il avait appelé le Comité du défilé et on l'avait assuré que nous étions un groupe officiellement désigné dans le défilé — et il a ce merveilleux regard de chérubin qui dit : « Nous devons leur montrer notre amour. »

« (...) Puisque je suis supposé m'y connaître dans cette affaire, je fais mon discours : « OK, je vais vous dégoiser mon histoire. » C'est un rapide passage en revue sur la défense non violente, sur la nécessité d'ôter les boucles d'oreilles, de se protéger les organes sexuels et le bas du crâne, de rester en groupe, etc. Jim parle aux flics, ils vont nous escorter jusqu'au 93 de Lexington, notre point de rassemblement. Ils essaient de nous convaincre de ne pas nous rendre au défilé. Quelques flics parlent au talkie-walkie et déclarent que nous n'avons pas d'escorte. Juste à ce moment-là une patrouille de voitures passe avec des panneaux « Soutenons nos garçons » collés sur le pare-brise.

« Nous pensons que l'affaire est plus sûre sans les flics. Nous nous débarrassons de tous les articles d'identification possibles. Tout ce que nous avons, ce sont des fleurs. Nous marchons pendant cinq pâtés de maisons sans incidents et nous nous plaçons derrière un groupe de boy-scouts de Queens. Il y a du soleil et tout marche sur des roulettes. Nous sommes heureux qu'il n'y ait pas d'ennui et nous attendons pendant à peu près une heure. Quelques personnes qui sont d'accord avec ce que nous faisons nous achètent davantage de fleurs afin de les porter. Nous avons tous des drapeaux américains et quelques gars ont le panneau officiel « Soutenons nos garçons » qu'ils ont acheté à des vendeurs qui passaient. J'ai une cape merveilleusement colorée qui exprime la liberté sur toute sa surface. Mon amie est habillée en rouge, blanc et bleu. Quelques faucons de lycée passent par-là. Un gars hésite, désire être revêtu, prend une fleur et dit qu'il va même marcher avec nous. Visiblement, nous amusons les boy-scouts qui tirent au flanc : « Hé, regardez ça, ils s'embrassent ! »

« Les chefs scouts ont du mal à contrôler les garçons. Ils les font s'aligner avec leur bras étendu, deux pouces en dessous de la position du Heil Hitler. Ils leur donnent l'ordre de regarder devant eux. L'atmosphère paraît se refroidir. Nous sommes tous impatients d'y aller. Le mot vient : « Nous allons. » OK. « Gauche, droite » ou « Droite, gauche ». Les boy-scouts nous montrent réellement la voie.

Nous marchons sur un demi-pâté de maisons vers Park Avenue. Vous pouvez vraiment entendre les musiques maintenant (...). Certes, je raffole des défilés. Une mère à l'opulente poitrine marche près de nous avec ses jumeaux de quatre ans habillés en soldats, chacun avec une mitrailleuse en plastique. Deux femmes du genre Bircher nous voient. Elles demandent aux flics ce qui se passe. Un flic hausse les épaules. Elles discutent avec les chefs scouts. Ils dirigent les scouts autour du contingent du club conservateur Flatbush. Nous suivons. Nous sommes coupés des boy-scouts. « Attention ! » Ban ! Poings, peinture rouge, coups, bouteilles de bière, crachats — tout l'ensemble du traitement de bienvenue américain. Ils saisissent nos drapeaux américains et les déchirent. Cela est tout à fait intéressant puisque ce défilé a été organisé d'abord parce qu'un drapeau avait été brûlé le 15 avril à une marche de la paix. Des pétales de pâquerettes volent tout autour comme des plumes de poulet.

Une mère laisse son bébé pour refiler quelques coups bien placés. Le bébé est bousculé en même temps que les flower people. Le bébé est devenu l'un des nôtres tandis que maman fait son truc patriotique. Deux filles sont piétinées. Nous sonnons la retraite.

« Saisissez ces lavettes barbues » (personne ne porte de barbe). « Lâches, lâches. » « Rentrez au Village. » Les flics apparaissent, venus de nulle part. C'est une rapide percée. Nous sommes conduits à la Seconde Avenue et nous avons une escorte de police jusqu'à la place Saint-Marc.

« La Brigade des Fleurs a perdu sa première bataille ; mais regarde bien, Amérique. Nous étions mal équipés avec des fleurs provenant des fleuristes de la ville. Nous parlons déjà de faire pousser les nôtres. Des plans sont dressés pour miner East River avec des jonquilles. On entoure de chaînes de pissenlits les centres d'incorporation. On creuse des trous entre les pavés des rues et des graines y sont posées et recouvertes. Le cri de « Flower Power » retentit à travers le pays. Nous ne nous dégonflerons pas. Qu'un millier de fleurs s'épanouissent. »

6. aguigui

Dans un numéro qui a voulu se construire à partir d'une collection d'actions « originales », dans un numéro qui, parmi d'autres réflexions ainsi provoquées, observe que ces actions ont été menées à l'étranger, on ne pouvait ignorer l'exception à la règle : Aguigui et ses aguiguismes.

« Quand les éléphants s'amusent, ce sont les fourmis qui meurent », dit-il, et il ajoute aussitôt : « Faut rigoler, mais foutez-nous la paix ! »

Et seul, ou bien avec quelques « Amis de la Vie », on le retrouve sur la pelouse du Parc des Princes avec une pancarte « Des stades pas d'canons ! » — devant les Galeries Lafayette brûlant deux magnifiques mitraillettes et exhortant les passants à ne pas acheter de tels jouets à leurs enfants — accrochant une banderole anti-atomique aux échafaudages de la fontaine Saint-Michel au Quartier Latin — lançant une Croisade anti-robots — ...

« Le comique, la farce, la satire, l'absurde, la dérision, le fantastique, le surréalisme conviennent au MOUNA, à notre monde sans sel, ni formes ! Menacé de sa fin par la bombe atomique ou autres essais nucléaires. » Aguigui n'a pas le sens de la musique harmonieuse, la police le lui a fait savoir, lui dressant une contravention pour « bruits causés sans nécessité » : cela se passait sur les Champs-Elysées, avec une cloche savoyarde, qui ne battait pas la mesure de la musique militaire, un jour de 11 novembre. Opération chlorophylle sur les quais du métro Concorde pour protester contre la pollution de l'air à Paris — Distribution d'eau non polluée — Distribution d'air pur du Tibet à l'aide de pompes à bicyclette — Opération Diderot pour l'affaire de « la Religieuse », statue fleurie, pancartes « la Religieuse est interdite mais les films de guerre, d'espionnage et de violence sont, eux, encouragés » — Flottille de pédalos, toutes banderoles « Peace in Vietnam » déployées, croisant dans le port de Golfe-Juan autour d'un navire américain — Parapluies nucléaires pour se protéger des retombées radioactives, etc...

« Au 45e tour de scrutin, en raison de l'intérêt porté aux innombrables candidats (généraux, amiraux, pentaconnaux, évêques à réaction, evêques réactionnaires, etc.) le jury du Prix Nobel de la Guerre (attribué par le Club Aguiguiste) a porté son choix sur un civil Pacem Para Bel Homme, Mic Mac Namara pour ses hautes qualités morales et vertueuses et lui décerne comme prix : Une poignée de marrons dingues. »

Du ROTI (Rassemblement Organisé des Travailleurs Individuels) à la Soirée de l'Amitié, en passant par le Congrès Mondial des Cosmonautes du Subconscient et les One-man show Mouna, les activités aguiguistes sont multiples, s'accumulent.

Barbe fleurie, vélo à roue excentrée, épingle de nourrice, « Farfelu... oui je suis... AGUIGUISTE (aussi) ».

Bien des gens veulent nous faire croire à leur solidité, mais leur activité (que ce soit dans une option pacifiste ou dans une option politique, par exemple) ne sert qu'à masquer leur réalité. Ici, j'ai rencontré simplement un homme qui exprimait ses sentiments, à sa manière.

l'originalité dans le mouvement

En nous attachant à donner des exemples d'actions originales, nous avons été amenés à parler de provos, du mouvement pacifiste anglais, de radicalisme non violent américain, de « flower people ». Ces mouvements (il est entendu que l'on donne à ce mot un sens très large qui ne le limite pas à un cadre structuré mais lui donne figure de « courant ») font preuve d'originalité pour nous. Il serait donc intéressant de confronter tous ces syles. Ce serait hors de propos quant à ce numéro, cependant nous pourrions donner dès maintenant quelques éléments quant à cette confrontation (étant bien précisé l'aspect limité de ces éléments).

Un intérêt de cette confrontation serait de nous bien faire percevoir l'impasse des mouvements qui, en France, déclarent s'intéresser à la santé des individus ou de l'humanité.

Une nécessité de cette confrontation serait de semer le doute, car l'existence même de ces mouvements (ceux de la vieille France) en impose à bien des personnes au point de se croire obligées de créditer, ne serait-ce que moralement, ces fantômes qui hantent leur conscience. Il est compréhensible qu'un adolescent qui accède à une conscience sociale se prenne d'enthousiasme pour ce qui est de gauche, pour ce qui est humain (et pour lui cette direction dans sa conscience sociale prime sur les distinguos à faire entre les multiples plates-formes idéologiques ou organisationnelles). Mais il n'est plus compréhensible qu'un soi-disant adulte se mettre à la remorque d'une locomotive, avec le grand mépris des autres locomotives — il y a là une erreur originelle à l'impasse en question et la cause a beau être noble et belle, il n'empêche pas qu'elle est défrisée.

Ces mouvements peuvent aisément se scinder en deux courants : le courant dit de gauche (formule partis politiques, formule syndicaliste, formule groupements politiques francs-tireurs s'autoqualifiant de révolutionnaires) et le courant humaniste (formule groupements chrétiens, formule pacifiste, formule non violente). Cette séparation de fait est la preuve indéniable de leur impasse. Ces deux courants ont pourtant deux points communs : les archaïsmes et le mensonge.

Développer ces quelques remarques nous entraînerait fort loin et dépasserait le cadre de ce numéro. Les mouvements abordés dans la première partie de ce numéro nous apportent-ils la solution ? Certainement pas, car celle-ci se trouve dans le comportement des individus qui accèdent à une conscience.

Cependant, l'observation de ces mouvements, différents de ce que nous côtoyons habituellement, peut nous apporter quelques enseignements qui pour être fragmentaires ne sont peut-être pas inutiles.

C'est à quoi visent les paragraphes suivants, étant entendu :

— que les éléments concernant ces mouvements ne prétendent nullement au « reportage » précis, déterminant (ne serait-ce que par le fait qu'ils nous sont extérieurs, que nous ne sommes pas impliqués dans leur course) ;

— que les éléments critiques ne sont pas des idées arrêtées, mais s'inscrivent dans une recherche de compréhension ;

— que tous ces éléments restent épars et ne visent pas à une analyse complète.

1. mouvement anti-atomique anglais

La Campagne pour le Désarmement Nucléaire (C.N.D.) fut lancée vers 1958, *avec des personnalités comme le philosophe-mathématicien Bertrand Russell, l'écrivain J.B. Priestley, le dessinateur Vicky, le chanoine de l'église Saint-Paul, John Collins, entre autres. Le thème de cette campagne fut quasiment unique et se trouve proche parent de celui du M.C.A.A. : condamnation de la bombe atomique, renoncement unilatéral de la Grande-Bretagne à son armement nucléaire de façon à promouvoir d'éventuelles négociations* (1). *Cette campagne paraît avoir été une affirmation spontanée de convictions profondes. De nombreuses personnalités s'y sont mouillées ; une actrice de cinéma, Vanessa Redgrave, se présenta un peu comme une Joan Baez anglaise. Pendant cette période eut lieu l'éclosion de recherches théoriques de la part d'universitaires et même de militaires sur une défense civile non violente* (2). *Les concours à cette campagne furent les plus divers et très nombreux. Les marches de Pâques, les plus imposantes, réunirent jusqu'à* 30.000 *personnes. Le parti travailliste, alors dans l'opposition, prit position pour le désarmement nucléaire unilatéral en* 1960 *sous l'impulsion de Frank Cousins. L'âge d'or semble avoir été les années* 60-61.

Si l'objectif unique de la CND a rassemblé une masse importante de personnes dans une même réprobation morale de l'armement nucléaire, il n'empêche que :

— cet objectif unique a fait de la CND une composition hétéroclite de personnes venues d'horizons extrêmements divers et a empêché la CND de tabler sur la cohérence de ses propositions et d'exploiter son succès ;

— cet objectif unique était, pour beaucoup de personnes et en particulier chez les jeunes, dépassé, la protestation s'étendant à une contestation de toute la société britannique (le phénomène bombe étant la conséquence d'un certain comportement social ainsi que d'un certain comportement individuel).

Il semblerait que la dislocation de la CND vienne en conséquence de cela, et probablement d'autres choses qu'il ne serait pas négligeable de rechercher. Le succès des marches de Pâques ne déclina pas rapidement, mais le fait est qu'il va décroissant ; elles sont devenues traditionnelles — et cette expression est caractéristique. En

1961, *le leader du parti travailliste, Hugh Gaitskell, réussit à faire revenir celui-là sur ses positions antérieures. C'est également en* 1961 *que s'est formé le Comité des* 100 *avec Bertrand Russell, Michael Scott, Michael Randle. Les promoteurs de cette nouvelle organisation directe demandaient de passer à la désobéissance civile* (3).

La CND, après un succès foudroyant, s'est trouvée brutalement devant un mur. Son existence se poursuit, cloisonnée dans la tradition, récupérée par les belles âmes pacifistes.

L'originalité (par rapport à la tradition), le dynamisme se situent principalement dans la section jeune du CND (YCND) et au Comité des 100. *Ici la pratique de la désobéissance civile par de petits groupes et la recherche du choc émotionnel dans l'action remplacent la participation massive aux manifestations. Ceci se retrouve en Amérique avec les Comités d'action non violente (CNVA) en particulier, et mériterait une attention scrupuleuse.*

Cependant, si l'on en revient à l'Angleterre, j'aurais l'impression d'un malaise actuel. La pratique de la désobéissance civile, qui dure depuis plusieurs années, et qui ne perce pas, engendrerait-elle un malaise de la tradition ? La marche de la Honte illustre, entre autres exemples, un certain tournant dans ce courant britannique ; mais la recherche de la nouveauté dans l'arsenal pacifiste se présente-t-elle comme telle ou bien comme conséquence de « ce » malaise ? Comment interpréter ce qu'écrivait Dick Wilcocks : « Que pensez-vous de faits de petite envergure avec un impact émotionnel et visuel direct ? Ceci serait facile à faire et ne nécessiterait pas forcément un engagement à la désobéissance civile ? » Comment interpréter l'extrait déjà cité de l'éditorial de « Peace News » : « La Paix est belle, vivez-la ! »

Mes connaissances limitées ne me permettent pas de répondre à ces questions que je me sens en droit de me poser. Et cela d'autant plus si par la suite je me réfère à ce qui se passe en France où le MCAA est une pâle imitation de la CND et le restera probablement, car il me semble difficile de réunir toutes les heureuses circonstances qui tracèrent le succès éphémère de la CND.

---

(1) Voir le chapitre consacré au mouvement anti-atomique anglais dans « Une nouvelle force de frappe : l'action non-violente » de Joseph Pyronnet (Ed. Témoignage Chrétien).

(2) « Civilian Defence », brochure comprenant 4 essais (« Plaidoyer pour une défense civile », par Adam Roberts ; « Les problèmes psychologiques dans l'élimination de la guerre », par Jérôme Frank ; « Défense non militaire et politique étrangère », par Arne Naess ; « Dissuasion et libération par la défense civile », par Gene Sharp), a été traduit en français. Récemment a été publié le livre « Strategy of Civilian Defence », composé par Adam Roberts et qui aborde en particulier la pratique de la guérilla.

(3) Voir « A. et N.-V. » n° 8.

2. provos

A Amsterdam, avril 1965, « le mouvement provo démarra avec quelques étudiants et ouvriers anarchistes... nous voulions créer un mouvement dirigé vers ce que nous appelâmes plus tard le provotariat, qui comprend tous les étudiants, artistes, beatniks, mods, rockers, ... qui sont déjà en révolte à leur façon mais qui n'ont pas encore de conscience politique, donner cette conscience politique était notre tâche. A partir d'avril 1965, Provo est monté en flèche de façon stupéfiante. Nos principes d'organisation sont entièrement anarchistes : aucune hiérarchie, seulement la spontanéité ; tous ceux qui rejoignirent le mouvement l'influencèrent un peu avec leur personnalité et leurs nouvelles idées. Je pense que c'est cet aspect qui a rendu Provo aussi attrayant aux jeunes de toutes sortes » (Martin Lindt).

Dans l'éclosion assez prolifique de groupes provos, à la suite de celui d'Amsterdam, on peut discerner les constantes suivantes : le provo-isme, la provocation, le provotariat :

● « Provo considère l'anarchisme comme la source d'inspiration de sa résistance. Provo désire rénover l'anarchisme et le répandre parmi les jeunes. (...) Le comportement de Provo constitue selon nous la seule issue acceptable dans cette société. Grimper à l'échelle sociale et avoir une situation signifie contribuer à la prochaine destruction atomique, collaborer au capitalisme et au militarisme, cela signifie collaborer avec les autorités et leur habile attrape-nigaud qu'est la télé. (...) L'asocial Provo est le seul rayon d'espoir. Son activité consiste à mettre des bâtons dans les roues du train « progrès » qui file à une telle allure que l'on n'aperçoit pas la bombe qui se trouve sous ses rails (...). Nous propageons le provo-isme comme une résistance à cette société. Nous espérons qu'il deviendra clair au PROVO que son « job » le dégrade en le rendant simple rouage de cette bombe à retardement qu'est la société. Nous préconisons la provocation à plein temps. Nous voulons promouvoir une évolution de la formule « Provo égale beatnik provocateur » à la formule « Provo égale anarchiste, dangereux pour l'Etat ». (...) Notre seule norme est : que chacun lutte jusqu'au bout contre le monde extérieur au nom de sa propre existence » (Roel van Duyn).

● « La provocation, avec ses petits coups d'épingle, est devenue notre seule arme, imposée par la force des choses. C'est notre dernière chance de frapper les autorités aux endroits sensibles et vitaux. Par nos provocations, nous devons forcer les autorités à se démasquer. (...) Les autorités devront ainsi se manifester en tant qu'autorités réelles et véritables. (...) C'est notre dernière chance, la crise des autorités provoquées » (Appel au Provotariat International).

● « Ceux qui ne désirent pas faire carrière, ceux qui ne mènent pas une vie régulière, ceux qui se sentent inadaptés à cette société — Le Provotariat est une foule d'éléments subversifs » (Appel au Provotariat International). Ce que recouvre le mot « provotariat » (qui rappelle à certains égards les « en-dehors » du début du siècle) se retrouvera dans le « dropping out » des Américains.

Il est aisé de déceler tout ce qu'il peut y avoir de sympathique là-dedans. Cependant à Amsterdam, le « mouvement » provo portait en lui sa décomposition à venir.

Le critère le plus important est son option pour le fragmentaire. Cédant au dualisme traumatisant : négatif-positif, « Nous essayons d'être aussi positifs que possible, en trouvant des solutions — les « projets blancs » — pour les choses contre lesquelles nous sommes (les bicyclettes blanches pour l'usage de chacun, la police en uniforme blanc qui n'utiliserait pas la force mais aurait seulement un caractère social, les cheminées blanches, les « femmes blanches » qui donneraient des conseils au sujet de la sexualité, ...) » (Irene van der Weetering). Leur réformisme leur vaut la sympathie d'un certain public dont ils flattent l'esprit de démission (l'élection de Bernhard de Vries au conseil municipal d'Amsterdam n'est qu'une mystification de plus de la représentativité), dont ils flattent les sentiments rancuniers (manifestations au sujet du mariage de la princesse Béatrix avec l'ex-membre des jeunesses hitlériennes Claus von Amsberg), etc.

Au fragmentaire s'ajoute l'idéologie du Provotariat, « dernier facteur de révolte dans nos pays « développés » face au Prolétariat. Cette renonciation est l'expression d'un « individualisme » de refoulement. L'asservissement du prolétariat est-il une raison suffisante pour désespérer de transformer la totalité (désespoir à l'origine du Provotariat) et pour désespérer de ses forces (désespoir à l'origine de la Provocation) ?

Cependant Provo a fait tache d'huile en Europe comme en Amérique. Avec les hippies, nous retrouvons bien des éléments communs aux provos. Cette éclosion exprime, en Europe comme en Amérique, de la part d'une génération, une tentative de dépassement de sa révolte spontanée contre la défaite de la génération précédente — cette dernière étant cloisonnée dans l'univers mensonger de la chute du mouvement révolutionnaire. Le problème est de savoir si cette tentative de dépassement se cloisonne dans un univers semblable ou si elle recherche la cohérence.

3. les diggers

Quand un petit groupe d'hommes commença à retourner (« dig ») la terre et à planter sur les terrains communaux de St. George's Hill dans le Surrey en 1649, ce fut le point culminant et radical des nouvelles forces de changement qui résultaient de la Réforme dans l'Empire Germanique. Car avec l'effondrement de la suprématie totale de l'Eglise Romaine, ces nouvelles forces dépassaient la révolte de Martin Luther. La destruction de la raison d'être de l'omnipotence de l'Eglise conduisit le peuple jugulé à mettre en question le pouvoir exercé par des formes autres de la structure d'autorité en décadence. Ceci peut mieux se voir dans la révolte des paysans dans l'Empire Germanique ainsi que dans la Guerre Civile anglaise. Car non seulement l'Eglise était mise en question, mais également les institutions de l'Etat et le système de la propriété des terres (1).

Les Diggers — ce petit groupe d'hommes ainsi connu — mettaient en question l'ordre existant dans sa totalité. Ils avaient des griefs contre le clergé, les juges, les hommes de loi, le parlement et les nobles. Ils revendiquaient que la terre commune, qui appartenait au roi qui venait d'être exécuté, soit remise au peuple. Le peuple pouvait exploiter collectivement les terrains communaux et établir une république basée sur la coopération parallèlement au système existant. Les Diggers croyaient que leur système ferait preuve de tant de paix, de raison et d'amour que bientôt le pays tout entier se joindrait à eux. Ils ne voyaient aucune nécessité à violence et refusaient même de se défendre s'ils étaient attaqués.

Les Diggers avaient deux arguments distincts pour leur cause, l'un religieux et l'autre politique. L'argument religieux déclarait que Dieu n'avait pas créé la terre comme la jouissance de quelques hommes seulement, mais plutôt comme une richesse commune, pour tous. La propriété de la terre avait été acquise, depuis Guillaume le Conquérant, par l'usage de l'épée — indirectement quand ce n'était pas directement. Cette propriété de la terre basée sur le sang était immorale. Les Diggers croyaient que l'homme avait deux instincts opposés dans son esprit : la conservation de soi qui expliquait l'avidité

et la tuerie, et la conservation de la communauté que représentaient le partage et l'amour. Agir moralement, cela signifiait une vie basée sur la conservation de la communauté. Les Diggers croyaient également que si les hommes vivaient à l'heure actuelle en accord avec le principe de conservation de la communauté, leurs mauvais instincts disparaîtraient à cause du pouvoir suprême de l'amour universel.

L'argument politique des Diggers était que, puisque la terre commune appartenait autrefois au roi, elle appartenait maintenant à tous ceux qui avaient combattu pour mettre fin à la monarchie. Donc, puisque les masses populaires avaient combattu, ces masses avaient des droits quant aux anciennes possessions royales. Il importe de remarquer que Gerald Winstanley, le porte-parole principal des Diggers, montrait une tendance croissante à baser leur cause sur des arguments politiques plus concrets, pendant l'histoire brève du mouvement. Le dernier document important provenant du mouvement Digger fut un long appel de Winstanley à Oliver Cromwell qui appelait à la création en Angleterre d'une république basée sur la coopération. Celui-ci comprenait des propositions concrètes sur la manière d'organiser l'économie, les écoles, l'Etat et le système judiciaire. Il soutenait la propriété privée dans le cadre du foyer, la famille comme cellule sociale, le suffrage universel chez les adultes, la propriété commune de toutes les terres de la Couronne et des entrepôts communs pour tous les produits.

Bien que les premiers Diggers n'aient pas réussi dans leur but, leurs pensées ont survécu par-dessus trois cents années et réapparaissent sous une forme remarquablement semblable. Surgissant d'un échange de bons procédés entre la Nouvelle Gauche et l'ancienne « beat generation », une culture hippy a fleuri à San Francisco fin 1965. Deux nouveaux facteurs qui ont fait de cette semence hippy un phénomène très distinct étaient : premièrement, un sentiment de communauté (accentué par des individus frustrés par la Nouvelle Gauche), et deuxièmement, l'usage du LSD. Franchissant les différences économiques et sociales de beaucoup de ces Américains « aliénés », pour la plupart tout jeunes, une « génération de l'amour » nouvelle, tribale, prit racine dans Haight-Ashbury, district de cette ville. La nouvelle force, déchaînée par le LSD, constituait le facteur premier d'unification d'un groupe qui s'étendait de la clique motocycliste des Hell's Angels quelquefois violents aux Bouddhistes Zen qui méditent. Cette nouvelle floraison fut au début amorphe, mais elle prit bientôt la forme d'une communauté bohème complète avec sa propre classe marchande : les marchands du « hip ».

La nouvelle communauté d'amour de Haight-Ashbury tirait ses membres principalement des rangs grossissants des jeunes gens « aliénés » qui faisaient également connaissance avec le « voyage de l'amour » (« love trip »). Dans les rues de Haight-Ashbury, les conversations se remplissaient de paroles d'amour, et c'est alors qu'apparut soudainement en automne 1966 un groupe s'appelant les Diggers. Ils commencèrent par distribuer de la nourriture dans le parc local — nourriture donnée par des individus et récoltée des surplus des marchés locaux. Le nouveau groupe essayait également de fournir le moyen de se loger aux jeunes en nombre croissant qui étaient convaincus qu'ils créeraient une nouvelle société d'amour.

C'est un point important que les nouveaux Diggers aient débuté d'une manière semblable aux premiers Diggers — simplement en montrant et en déclarant qu'ils agissaient en accord avec l'esprit d'un amour universel. Le fait que cet amour était basé en partie sur le LSD — et ne dérivait pas de la Bible — n'est pas crucial. Les premiers Diggers se disaient également influencés par les idées mystiques, lors de leurs réunions religieuses.

Au début, la venue des nouveaux Diggers était louée par la communauté hippy au complet. Le « truc Digger » de distribuer des choses se répandit dans la communauté — et au-delà, dans les écoles et les universités de la ville. Lorsqu'on circulait dans Haight-Street et que l'on voyait les gens distribuer des fleurs, des fruits et des sucreries, il y avait dans l'atmosphère une nouvelle force, puissante. Les Diggers, en un sens, devenaient une nouvelle mentalité, à l'opposé de la mentalité marchande, rapace du capitalisme industriel. La position morale des Diggers n'a pu être vue en fait qu'après qu'ils eurent été éjectés de divers endroits par la police et le département de la santé, et après qu'une église du voisinage leur eut donné le bénéfice d'une cuisine et d'un bureau. Ils furent bientôt considérés comme la partie de la communauté la plus belle et ils commencèrent à être étiquetés par quelques-uns comme un « Service de la Communauté ». C'est à ce moment qu'eut lieu une inévitable rupture, car les Diggers ne désiraient pas être un Service pour la communauté — ils voulaient que la communauté elle-même soit basée sur cette nouvelle mentalité. Un conflit éclata entre les Diggers et les marchands du « hip ».

Il était clairement évident que les marchands s'enrichissaient sans aider les hippies dans les rues, beaucoup d'entre eux étaient à la charge des Diggers. A un meeting, un des Diggers les plus en voix demanda pourquoi, s'ils constituaient un Service pour la communauté, trouvaient-ils si difficile d'obtenir de l'aide de la part de

la communauté. Ils souhaitaient voir la monnaie utilisée pour acheter de la place pour les gens — de la place pour vivre, de la place pour s'agrandir, de la place pour créer le nouveau monde. De tels buts s'opposaient à ceux des marchands, l'esprit aux affaires. Une faille se développait à tous les niveaux.

Pendant ce temps, la magie des Diggers leur valut deux fermes qui sont maintenant installées dans le but de fournir de la nourriture à l'avenir aussi bien que comme colonies de la liberté. En avril 1967, le mouvement franchit une barrière ethnique en établissant au cœur du ghetto noir un Magasin Libre des Noirs (« Black Man's Free Store »). Ce fut à ce moment — avec l'installation de magasins libres dans la communauté noire et dans Haight-Ashbury, avec le début des fermes et la rupture avec les marchands — que les Diggers reprirent la voie de Winstanley en mettant l'accent sur des faits politiques concrets. Ils parlaient maintenant de la nécessité de quelque révolution — et spécialement dans le Black Man's Free Store le travail est envisagé comme le début d'une révolution.

Ce nouveau style peut être mieux relaté en se référant à la conclusion d'un tract digger distribué au début mai 1967 : « ... Le bel amour est un seau d'eau sale et nous sommes les enfants qui en ont conscience, mais notre courage ne s'est pas encore manifesté à l'intérieur de notre communauté flottante. Nous avons rabroué les marchands, les emmerdeurs, les arrivistes, et nous nous sommes assis, et c'est tout comme avant, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et la nourriture gratuite semble longtemps être venue parce que nous jouons au jeu des années 30, parce que nous sommes les nouveaux pleurnicheurs, et les larmes de James Dean ont finalement pris racine dans une série de cabales aux besoins faibles et superficiels qui attendent quelqu'un pour prendre soin de leur mode de vie... quelle révolution. »

Ceci ne sous-entend pas que les Diggers renoncent à l'amour. Et même il y a plus d'amour maintenant qu'auparavant. Mais ils deviennent davantage conscients de la force du capitalisme industriel dans la compétition depuis qu'il menace leur propre communauté. Cette conscience fut démontrée lorsque quatre individus liés aux Diggers, chacun d'un quartier différent de San Francisco, envoyèrent une lettre à l'administration de la ville — lettre faisant écho à la requête de Winstanley et demandant un système de libres entrepôts renfloués dès que vides. La lettre arguait que notre système industriel est capable de nourrir quiconque s'il est organisé dans cette intention, et elle déclarait qu'il s'agissait d'une nécessité morale et psychologique. Lisant ce tract dans le Black Man's Free

Store, fixant à travers la fenêtre les prostituées qui vendaient leurs corps (de beaux corps noirs par un après-midi ensoleillé), je réalisais que de tels changements étaient bien nécessaires. Mais les Diggers ne pouvaient seuls les accomplir. Il faudrait une alliance massive des jeunes « aliénés » et de la gauche politique.

Cependant, les Diggers continuent à travailler dans leur direction — à travailler à travers l'intermédiaire de l'amour, ainsi que l'illustrait le dialogue suivant entendu dans le Black Man's Free Store, alors qu'il ouvrait, en avril :

Rembrandt (un peintre d'enseignes passant par-là) : Je vois, mecs, que vous ouvrez un magasin. Voulez-vous faire peindre une enseigne ?

Roy (un ancien « combattant de la liberté » au Mississippi, maintenant l'organisateur du magasin) : Oui ; c'est un magasin gratuit, aussi ne pouvons-nous pas te payer, mais si tu veux peindre une enseigne... tu vois, nous distribuons des choses.

Rembrandt : Je ne donne jamais rien et personne ne m'a jamais donné quoi que ce soit.

Roy : Personne ne t'a jamais donné quelque chose ?... Regarde cette boîte de peintures au pistolet — si tu peux les utiliser, elles sont à toi. As-tu de l'argent ? Voici trente sous pour payer le bus.

Rembrandt : Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous faites ici, mecs ?

Roy : Regarde ce grand magasin d'appareils et de mobilier de l'autre côté de la rue, avec ce panneau indiquant qu'on encaisse les bons d'achat ? Bien, c'est là où vont tous les gens qui vivent avec ces bons... Je les y ai conduits moi-même. La femme qui tient la boutique est venue ici il y a un moment demander ce que nous faisions. Quand je lui ai dit que nous établissions un magasin gratuit, elle me dit que je me trouvais dans un mauvais coin — que nous n'avions pas besoin d'un magasin gratuit ici. Elle dit que je devais aller à Haight-Ashbury. Alors elle s'excita vraiment et dit que nous ne pouvions pas faire ceci ici et qu'elle l'empêcherait. Oui, nous nous proposons de distribuer ici des choses de sorte que les gens qui vivent des bons d'achat puissent avoir assez d'argent pour vivre mieux que maintenant. C'est le début d'un mouvement révolutionnaire.

Rembrandt : Je vois. Pourquoi est-ce que je ne peindrais pas une belle et grande enseigne sur la vitre disant : « Guettez notre grand

jour d'ouverture » et j'écrirais : « Nourriture, vêtements et appareils gratuits » — ceci effarera vraiment la femme.

Rembrandt (après avoir peint) : Ecoute, j'ai un camion que je peux emprunter, aussi je retournerai, je vous donnerai un coup de main et je vous aiderai à transporter quelques affaires.

(Il s'en va.)

Roy : Il a réellement réussi son truc, n'est-ce pas ? Aviez-vous creusé le terrain ? Nous avons amené ce malin à faire son truc et il l'a fait, tiens, il l'a vraiment fait.

Alex FORMAN.

(« *Anarchy* », numéro 77, juillet 1967.)

(1) Documentation de base dans « La Paix créatrice » (tome 2) de Barthélemy de Ligt.

4. hippies

Si, en France, la protestation est noyée dans ses aspects mensongers, notre attention a pu être retenue par ce qui ressort d'un mouvement de protestation aux Etats-Unis, mouvement exacerbé par des minorités importantes et par des situations vives (Vietnam...). Le problème social particularisé par la négritude a donné naissance au mouvement des droits civiques, au nationalisme noir : une gamme confuse de protestations. Le problème social particularisé par la condition étudiante a donné naissance à une autre gamme confuse de protestations (qui ne se limitent pas aux seules questions étudiantes) regroupées sous le terme de « Nouvelle Gauche ».

Le problème social particularisé par la condition de la jeunesse dans cette société de consommation a donné naissance à cette autre révolte qui exprime un désir de libération, de créativité, de réalisation de soi, de spontanéité, d'amour. Mais, bien que certains groupes (comme les Diggers) essaient de donner un contenu à cette révolte, ce vers quoi en définitive le « mouvement psychédélique » ainsi appelé canalise cette révolte, c'est l'anti-créativité (que caractérisent les portes de secours comme la religion, le mysticisme, la drogue), c'est le bourdonnement d'un amour passif et sans expression, c'est le désengagement.

Le « dropping out » peut contenir aussi bien l'idée de refoulement par cette société que l'idée d'abandon, de désaffection de cette société. Il se caractérise par un déplacement massif des jeunes vers des endroits comme San Francisco qui constituent de véritables camps retranchés et il faut bien remarquer que « beaucoup de hippies qui arrivent ne sont pas du tout prêts à se dépatouiller au sein d'une communauté sympathique mais radicalement inorganisée » et qu'ils « ne sont pas débarrassés de leurs habitudes d'Américains moyens » — le « dropping out » exprime alors davantage le désengagement que la dissociation exemplaire de l'individu de certains rouages du système social.

Cependant, même en complète décomposition , ce « phénomène hippy » a eu ses répercussions sur le gauchisme comme sur le radicalisme. Son apport au mouvement pacifiste radical s'est fait très spontanément.

« La contribution la plus significative que les hippies aient apportée au mouvement est d'avoir mis l'accent sur l'amabilité comme un antidote à la brutalité. Sans s'accrocher à de longues discussions théoriques sur la violence et la non-violence, comme le font beaucoup de pacifistes, les hippies nous apprennent que les problèmes de la guerre vont plus loin que les explications habituelles sur la politique et l'économie. Ils disent : « Qu'y a-t-il dans la vie d'un homme de si morne, de si étouffant, de si discordant qu'il en vienne à considérer les années passées à l'armée, à la guerre, comme la partie la meilleure, la plus excitante de sa vie ? » Ce qu'ils veulent alors, c'est ouvrir ce pays à l'amour, c'est montrer aux gens qu'il est possible de jouir de leur vie tout comme il est possible pour eux de la diriger. » (Martin Jezer.)

Mais de quel amour s'agit-il ? Un amour que l'on célèbre, que l'on chante comme le mot « Dieu » ? Là sera la différence entre le « mouvement psychédélique » et les mouvements type « Yellow Submarine ». Le poète anglais Adrian Mitchell localisera la nuance (à partir de la célèbre chanson des Beatles) :

« ALL YOU NEED IS LOVE (tout ce dont vous avez besoin est l'amour), mais s'agit-il d'un amour qui se disperse comme un gaz avant d'atteindre un autre être humain ? Le Pouvoir des Fleurs brille-t-il un peu plus loin que Hyde Park et la King's Road ?

« ALL YOU NEED IS LOVE, mais est-ce un amour qui agit si puissamment qu'il peut mettre à bas les murs d'une prison espagnole ou russe ? un amour suffisamment éclatant pour illuminer l'Afrique ? un amour suffisamment sonore pour clamer « SOYEZ LIBRES » par-dessus l'Amérique latine ?

« ALL YOU NEED IS LOVE, un AMOUR si explosif qu'il peut éjecter les bombardiers américains hors du ciel vietnamien, si chaud qu'il peut fondre les armements avant qu'ils finissent par mettre le feu à la mer, à la terre, au ciel et aux gens.

« LOVE IS ALL YOU NEED, peut-être, peut-être, mais pas s'il s'agit d'un amour en vase clos qui voit la légalité de la drogue comme la bataille politique finale, cette sorte d'amour qui n'a pas plus de chance de changer le monde qu'une graine de pavot dans la salle des machines d'un sous-marin Polaris. Si c'est un amour qui ne fait rien pour effacer la pauvreté, l'injustice et la guerre de la planète, cet amour, quelque bien venu qu'il soit, ne peut être rien de plus que quelque chose d'amusant mais malade. J'aime ce disque et les fleurs sont superbes, mais tout dépend de la façon dont vous les utilisez. » (« Peace News », 11 août 1967.)

La réponse des radicaux est toute faite. Ils pratiquaient avec continuité la désobéissance civile. Ils ne sont pas plus proches du désengagement que des libéraux :

« Les libéraux voient le Vietnam comme une aberration parmi les bonnes intentions américaines, comme un cancer chez un patient par ailleurs en bonne santé ; simplement, une erreur. Les radicaux voient le Vietnam comme le symbole de tout ce qui est mal aux Etats-Unis. Aussi le Vietnam, en lui-même, n'est pas réellement l'issue. Arrêtez cette guerre, et il y aura encore davantage à poursuivre, en Asie et en Amérique latine. Les radicaux veulent changer la société ; les libéraux veulent seulement exécuter une opération locale mineure, et continuer à vivre et à voter comme toujours. Les radicaux ne sont pas descendus dans la rue aussi longtemps pour assurer la présidence de Bobby Kennedy » (Martin Jezer).

Les hippies n'ont rien changé chez les radicaux ; ce sont les radicaux (avec les hippies liés au mouvement radical) qui ont donné figure active au « Flower Power ».

Il y a ainsi toute une gradation du « Flower Power » « psychédélique » au « Flower Power » radical.

5. une nouvelle gauche ?

1964 et 1965 furent l'époque dans le milieu universitaire du Free Speech Movement (Mouvement pour la Liberté d'Expression). Cette révolte contre les études, la condition étudiante et la hiérarchie universitaire s'intégrait au sein d'une révolte contre tout le système social (auquel profitent ces études). Et on pourrait très bien caractériser l'esprit de ce mouvement par ce slogan porté par un étudiant : « Je suis un être humain, ne pas plier, ne pas courber, ne pas mutiler » (formules des cartes perforées IBM). Corporativement, cela revient à revendiquer de nouvelles institutions : un « pouvoir étudiant », une autogestion. Politiquement, la Nouvelle Gauche, que l'on considère les étudiants ou les « non-étudiants », est actuellement polarisée par l'attitude du gouvernement américain au Vietnam, en Amérique latine, les ghettos noirs, etc...

L'éclosion hippy s'est posée en nouvelle situation.

« La coalition croissante des activistes de la nouvelle gauche et des membres des communautés hippy est d'un potentiel significatif. La nouvelle gauche à longtemps parlé d'alternative dans les styles de vie ; et pour la première fois, les hippies fournissent des exemples effectifs. La résistance, qui est la position prônée par la nouvelle gauche, exige des activistes politiques qu'ils changent leur vie, qu'ils se mettent eux-mêmes complètement en dehors du système et qu'ils deviennent des agitateurs engagés à plein temps.

« Il n'est pas surprenant que beaucoup d'activistes étudiants et non étudiants, quelques-uns d'entre eux vétérans du mouvement, se soient engagés dans le monde hippy sans quitter le mouvement. En outre des centaines d'adolescents, sans arrière-plan radical, se déplacent vers les enclaves hipny car leur aliénation aux valeurs écrasantes de la classe moyenne américaine est maintenant si totale qu'ils doivent briser là pour survivre. La politique, symbolisée par Lyndon Johnson, est une obscénité à laquelle ils ne veulent pas avoir affaire. Ce qu'ils quêtent, ce sont des valeurs humanistes significatives.

« De façon encourageante, cette plus jeune génération restera totalement le dos tourné à la guerre, à la violence et au jeu de la politique. Ou bien alors, tout ceci peut être une lubie, une phase de révolte qui passe, une aimable hippy aujourd'hui étant demain une ménagère de banlieue, des « rats communistes » forts en gueule, d'une nouvelle génération d'activistes » (Martin Jezer).

Une conférence eut lieu le 16 juin 1967 à Kalamazoo (Michigan) et réunit des anciens militants étudiants pour discuter de la possibilité de mettre sur pied un centre pour coordonner les activités des anciens étudiants de la Nouvelle Gauche. Des Diggers y firent irruption.

Emett Grogan, « dans un coup d'Etat théâtral parfaitement préparé, saisit le pouvoir, démantela les prétentions d'un pouvoir radical structuré et eût pu faire exploser quelques cervelles dans un programme de reconstruction de style Digger s'il n'était pas immédiatement reparti le matin. Derrière restèrent les hippies Jim Fouratt et Abie Hoffman, de New York, pour ramasser les morceaux qui restaient de ce qui dans l'histoire de la nouvelle gauche doit passer pour la capitulation la plus brève et la plus dramatique qui soit jamais survenue à un comité électoral.

« Sans trêve dans leur attaque agressive et offensive, les Diggers ne firent pas de quartier à ceux de la nouvelle gauche sur les positions à mi-chemin et les valeurs de la classe moyenne américaine. Au syndicaliste qui passait toute sa vie à travailler au sein d'un syndicat, pour changer ils disaient simplement : « Laisse tomber ! L'usine est un camp de concentration ; la banlieue est un camp de concentration. Vous ne pouvez pas changer les camps de concentration par l'intérieur » (Hamish Sinclair).

« Vous parlez de « contre-communautés » et nous les avons déjà, disent-ils, faisant référence aux « communautés d'amour » qui surgissent dans toutes les parties d'Amérique. Vous parlez de mouvements de masse et nous avons des milliers de jeunes gens qui quittent tout pour venir nous rejoindre. Vous parlez de changement et rien ne change.

« L'ordre établi se développe sur votre existence ; votre politique « radicale » légitime l'ordre établi. Voyez les protestations, voyez les manifestations, les magazines et les articles, le désaccord, voyez le pays libre dans lequel nous vivons. Tout cela, c'est la raison pour laquelle nos garçons se battent au Vietnam. La plupart des politiciens ont réagi comme des libéraux blancs attaqués par un Noir en colère sorti d'un ghetto. Ce n'est pas nous, disent-ils. Nous n'avons pas fait cela. Nous sommes de bonnes gens. Quelques-uns de mes meilleurs amis sont hippies. Dites-nous ce que nous devrions faire. Quitter tout. Changer vous-mêmes » (d'après « The Fifth Estate »).

L'analyse des Diggers, passée dans les mains des militants, échoua alors dans les propositions d'un programme pour organiser un mouvement et « pour rendre politiquement valable le dropping out en vue d'un changement social ».

La Nouvelle Gauche copiera-t-elle en définitive la gauche traditionnelle qu'elle rejette ? se limitera-t-elle à l'activisme d'une période de ses militants ? ou percevra-t-elle un horizon nouveau, réponse à une critique radicale de leur actualité ?

6. la récupération

Pareillement à la décomposition de la révolte passive hippy (au lieu d'une insurrection, un déplacement aisément récupéré par la Religion), y aurait-il décomposition de la révolte étudiante ?

Si l'hostilité des étudiants au système exprime aussi leur désir de « libération », il n'empêche que cette abstraction les conduit à la confusion. Au retour sur terre, il apparaît un jaillissement diffus vers des pôles d'attraction (qui ont pour avantage le neuf, l'actuel, l'aventure, l'inconnu) comme encore le mysticisme, l'occultisme, la drogue, mais aussi comme le maoïsme, la guérilla, la non-violence. En dehors de tout commentaire concernant ces choses-là, il faut bien voir que ce cheminement même constitue presque toujours ce qui s'appelle retomber dans l'esclavage, se mettre à la remorque d'un business, la forme seule variant.

Comme les pacifistes anglais, comme les provos américains et encore plus les jeunes « dropped out » se trouvent, me semble-t-il, passé l'élan primitif de leur révolte, comme devant un mur et ils échouent où ils peuvent, se raccrochent à ce qu'ils trouvent sous la main (ce geste restant d'ailleurs à l'échelon individuel). Il est difficile de voir tout ce qui peut être à l'origine d'une telle situation, mais on peut s'interroger sur ceci. Dans une manifestation habituelle, il y a séparation nette entre participant et spectateur ; au niveau des mouvements, il y a quelque chose de semblable. Les mouvements traditionnels (partis politiques ou autres) non seulement se produisent sur une scène (comme la scène politique) pour se faire applaudir ou conspuer, mais créent à l'intérieur même de leur machine par le processus de représentativité un spectacle semblable. Provo « seule issue acceptable dans ce monde », hippies à l'amour potion magique, étudiants exploités créent pareillement des spectateurs, restreignant ainsi la scène où se joue l'aliénation.

En conclusion de ce rapide et partiel survol de la protestation aux Etats-Unis (survol qui en arrive à mettre l'accent sur la faiblesse plutôt que sur l'apport), il apparaît que le commun dénominateur aux diverses formes d'expression de cette faiblesse, c'est la récupération — la récupération de nos gesticulations par le système **(qui satisfait le profit de quelques-uns)**, basée sur notre impuissance à vivre.

L'exemple le plus évident est évidemment celui de la « génération de l'amour » par le système marchand.

7. les marchands

De tous les colporteurs de l'histoire, les plus grands ont été les promoteurs de religions, ceux qui ont vu la lumière et qui ont essayé de la capitaliser.

Les rues de Haight-Ashbury à San Francisco sont bordées de salons où l'on joue avec la drogue. A l'extérieur, des pépées de quatorze ans sont violées et transformées en monstres du méthadrène. Des gars, habillés à l'indienne, mendient pour manger. Autour de leur cou, ils portent des crucifix et autres bibelots religieux. Ils chantent le Hare Krishna .

Le mot que les commerçants du Hip s'efforcent de promouvoir, c'est Amour. Cela a toujours été le grand mot chez les camelots de la Vision Mystique. Mais le fait d'Amour ne s'est jamais révélé négociable. Plusieurs ont essayé de le promouvoir, mais il s'est toujours défilé.

Par exemple le « Love-in » : une vision vraiment noble et souvent une expérience amusante et inspiratrice. Cependant j'ai reçu récemment une information venant de la Tower Records qui faisait de la publicité en faveur d'un album de chansons d'un certain Kim Fowley, intitulé : « Flower Power » — lequel album comprenait des instructions compliquées sur « la manière d'organiser un love-in ».

Il y a un concept de base qui doit être traité ici. Il s'agit de la prétention brute que le LSD est la Révolution. Que les drogues psychédéliques, de par elles-mêmes, produisent de tels changements dans l'individu que, à l'échelle des masses, toutes nos institutions s'écrouleront et que des structures nouvelles et davantage basées sur l'amour s'élèveront sur les ruines.

Cela paraît grandiose, mais cela semble justement ne pas être ce qui se passe. Les marchands de Haight Street étalent le capitalisme primitif sous son aspect le plus mauvais. Pendant des mois, ils ont organisé un pèlerinage religieux à La Mecque. Et ils ont réussi. On attend jusqu'à 200 000 jeunes pour cet été. Cependant, les marchands semblent fermer les yeux sur la situation dans laquelle ils vont mettre ces jeunes. Les Flower Children dévalent Haight, leurs yeux grand ouverts dans l'expectative, et soudain ils se trouvent sans argent, affamés et atteints de maladie vénérienne.

Mais les marchands, dans leur ferveur religieuse, ferment les yeux sur l'authentique misère qui les entoure. Leur réponse à tous les problèmes du monde : « Prenez de la drogue, les choses s'arrangeront. » Chester Anderson, un poète de San Francisco, dit de leur conscience qu'elle est sélective. Ce qui ne rentre pas dans le cadre de leur dogme religieux, tout simplement, n'existe pas. L' « Oracle » de San Francisco, l'organe underground (1), n'imprime rien qui « résonne mal ». Les gangs, la blennorragie, la brutalité de la rue sont passés sous silence. Telle est la théorie : si vous ignorez tous les maux de ce monde, ils cesseront d'exister. Telle est l'Utopie. Un concept terriblement faux. Pour beaucoup de hippies, la guerre au Vietnam est seulement une ombre vague, un sombre souvenir d'un autre monde. « Cela n'est pas réel, mon vieux. » Une conscience sélective.

Les promoteurs les plus importants sont ceux qui s'emploient dans le domaine du rock psychédélique. Si les drogues psychédéliques sont les sacrements de la nouvelle religion, le rock'n roll en est le sang. Et par le fait, ce qui n'était qu'une musique d'étudiants, assez inesthétique, est devenu une forme d'art excitante. Et un gros business.

Les grands dancings de San Francisco sont les temples de la nouvelle religion. Ils vibrent dans des jeux, étincelants mais parfois fastidieux, d'électronique et dans une orgie de lumières. C'est là que l'expérience religieuse se déroule : un engagement total des sens, une expérience primordiale. McLuhan parle de médium.

Mais il y a plus que cela. Franchissant les problèmes du corps, de la drogue et du sexe, on touche à quelques-unes des maladies de la nation. Notre civilisation est fatiguée : elle peut supporter quelques orgies. Mais même les plus anarchistes d'entre nous savent qu'il s'agit de la structure sociale. Et si les Nouveaux Illuminés n'essayent pas de s'attaquer aux vieux problèmes de la structure d'une communauté, de la souffrance humaine, qui se trouvent devant vous — alors il y a quelque chose qui ne va pas. Si tout ce que nous faisons, c'est créer une nouvelle classe de Possédants — si, comme l'a dit Chet Helms, propriétaire du dancing Avalon et homme qui a des Moyens, nous ne faisons que créer un nouvel Ordre Etabli, alors nous faisons une drôle de Révolution.

Certains essaient de traiter de ces problèmes. Ils s'appellent les Diggers, et les marchands les haïssent. Leur noyau est composé d'acteurs et de poètes, plusieurs venant de la Troupe de Mime de San Francisco. Pendant des mois ils ont donné de la nourriture gratuitement et ont essayé de loger les adolescents vagabonds. Ils

ont mis sur pied une Ecole de Survie, dans laquelle on enseigne « comment survivre dans Haight Street ». Pas de morale, simplement ce qu'il faut sur le sexe, la drogue et la police.

Leur voix la plus éloquente est celle de Chester Anderson. Anderson et ses amis font marcher une chose qu'ils appellent la Communication Company qui inonde Haight toutes les deux heures de déclamations de poésie libre, de nouvelles de faillites, d'attaques cuisantes contre les Marchands du Hip.

Anderson prétend que les marchands sont sincères, qu'« ils croient que la drogue est la réponse, mais ne savent ni se demandent quelle est la question. Ils pensent que la drogue est la voie facile vers Dieu ». « Avez-vous été violée ? », disent-ils. « Prenez de la drogue et tout ira bien. » « Etes-vous malade ? Prenez de la drogue et trouvez la santé intérieure. » « Avez-vous froid à dormir sur le pas des portes la nuit ? Prenez de la drogue et découvrez votre propre chaleur intérieure. » « Avez-vous faim ? Prenez de la drogue et transcendez ces besoins terrestres. » « Vous ne pouvez pas vous payer de la drogue ? Excusez-moi, je crois entendre quelqu'un m'appeler. »

Mais la Communication Company et d'autres membres de la presse underground combattent un formidable ennemi : la masse. Je me trouvais récemment à San Francisco pour une conférence des journaux underground : vous pouviez difficilement descendre Haight Street sans devenir la vedette d'un quelconque film. Le système combat les implications du « dropping out » en créant de nouvelles sections dans le mouvement Yellow Submarine. On peut facilement prévoir que la marijuana sera légalisée. Et avec quelque imagination que le LSD deviendra le « soma » de Huxley et les jeux de lumière ses « sensations ».

Et si l'on a la tête froide d'un Bobby Kennedy pour faire croire que tout paraît OK, le Meilleur des Mondes pourrait ne pas être un si mauvais voyage que cela : certains s'engraissant à vendre des gadgets et des icônes, d'autres suivant ce sillon, satisfaits, tandis que le Tiers-Monde gratte aux portes du temple.

Mais les choses pourraient ne pas être aussi laides. Les Diggers demandent avec quelque espoir de succès que les marchands abandonnent leurs bénéfices pour loger et nourrir les pèlerins de l'été. Les hippies de San Francisco, de New York et même de Houston se mettent à réaliser que le fait d'aimer un flic ne l'empêche pas de vous traîner en prison s'il n'aime pas que vous vous asseyiez dans les parcs. Et quelques hippies réalisent que s'ils ne gagnent pas la compréhension du Black Power et s'ils ne s'allient pas avec les

Noirs contre l'Ordre Etabli, ils risquent cet été de voir leur petite Psychédelphie tomber en ruine avec le reste de la communauté blanche.

Et dans Haight, les Diggers font l'expérience de méthodes excitantes pour combattre les mercenaires de l'Ordre Etabli. Par exemple en allant voir les cinéastes et en demandant un salaire pour rétablir la balance. Et en se mettant devant leurs caméras s'ils refusent. Chester Anderson espère « à lui tout seul réduire l'efficacité de la MGM de bien 37 p. 100 ».

Peut-être y a-t-il encore de l'espoir ?

Thorne DREYER

(Article extrait du journal « The Rag » de Austin, Texas, dont Thorne Dreyer est l'éditeur.)

(1) « Underground » : mot-à-mot : souterrain. Dans ce cas désigne une presse « jeune, nouvelle gauche, avant-garde, contre l'ordre établi » et plus précisément des journaux pacifistes, étudiants, hippy, ... comme : aux Etats-Unis, « The East Village Other » (New York), « The Los Angeles Free Press », « The Berkeley Barb », « Win », au Canada, « Sanity », en Angleterre, « Peace News », « International Times », ...

conclusions provisoires

Face à tous ces éléments actuels, j'ai essayé de me mettre en position d'observateur — et d'observer ce que cela provoquait en moi. Un peu arbitrairement, j'ai jeté un œil sur des manifestations et l'autre œil sur ceux qui manifestaient.

La première conclusion que tout cela me suggère commente justement cette position d'observateur. Il est devenu net pour moi que gesticuler de la manière que me propose l'un quelconque des multiples groupements en place serait un affolement aveugle. D'où la nécessité d'un peu de réflexion. Et en premier lieu, nécessité d'observation. Cette observation de ce qui nous entoure (il s'agit aussi bien de mouvements de protestation aux Etats-Unis comme au Japon, que de la guérilla en Amérique latine, que des formes d'économie en pays « socialistes », ou tout simplement du public assistant à une manifestation) —, cette observation doit se préciser en une analyse critique. Mais si cette analyse ne se limite pas à une satisfaction d'intellectualisme, à un défoulement de polémique, il faut introduire la notion de point de repère. Ainsi l'observation de la pratique de l'action directe non violente aux Etats-Unis et même en Grande-Bretagne constituerait des points de repère instructifs : pas question de les prendre pour des modèles, pour des buts, mais pour des miroirs dans lesquels on s'observe et on se déplaît, ou bien pour des échelons qui nous permettent de gravir une échelle et cela sans s'identifier à un échelon.

Si, atteint par le virus du positif, le délire m'emporte, il constituera ma deuxième conclusion.

Extérieurement, ma vision aurait l'aspect de petites collectivités locales pratiquant l'action directe non violente :

— petites collectivités locales, cela signifie groupement humain basé sur des affinités individuelles, localisé géographiquement ou selon les activités. Une quelconque dimension communautaire à la mesure de cette collectivité pourrait être profitable.

— pratique de l'action directe ; pour situer cela, le CNVA aux Etats-Unis est un exemple instructif à ce sujet, la fin de l'éditorial de « Peace News », « La paix est belle, vivez-la ! », est également suggestive. Sur ce sujet, les points de repère ne manquent pas.

Abandonnant le pacifisme moribond, ce groupe devrait préfigurer un « pacifisme plein de santé », abandonnant le propriétarisme-exclusiviste-de-la-Révolution, il devrait préfigurer une « totalité révolutionnaire ». Scrutant davantage mes divagations, j'apercevrais ce groupe avoir pour première préoccupation de se remettre en question en tant que groupe : la notion de groupe n'avalerait plus celle d'individu, n'en serait pas le soutien — le groupe ne serait que l'artifice permettant à l'individu de dépasser ses limites.

L'activité d'une telle collectivité ne serait que partielle. Conscient de cela, elle ne se prendrait pas pour une phase révolutionnaire, mais elle chercherait à être un tremplin à une phase révolutionnaire : en élargissant le domaine de son activité, en augmentant le champ de conscience de chaque individu. La caractéristique essentielle d'une telle collectivité serait son rôle de passage.

Telle est l'utopie — l'individu préférant border sa conscience de digues de peur qu'elle ne se déverse au sol, préférant s'accrocher, s'identifier à une idéologie quelconque, à un groupe quelconque (le meilleur exemple en est la religion et l'Eglise, mais ce n'est qu'un cas particulier). Signe d'impuissance, signe d'utopie.

Et si cette utopie s'agitait, j'invoquerais en bon anarchiste le « droit à l'erreur » ! le droit à reconnaître l'erreur et à l'éliminer.

La troisième conclusion que nécessite ce numéro concerne l'utilisation abusive du mot « originalité ». Hormis la nécessité de varier les formes d'action pour ne pas tomber dans une tradition, l'originalité ne peut être un but — et ici elle se veut une provocation : les originalités collectionnées ici ne sont pas toujours formidables, mais nos yeux tricolores feraient bien de s'ouvrir un peu. En dehors de cela, l'originalité n'est pas un thème dominant. Il est deux critères fondamentaux auxquels une action doit se référer : la communication et la récupération. A la suite de quoi un individu y participant se butte à deux autres critères : la totalité de son expression et son degré d'engagement dans l'action.

Une action peut se réduire par exemple à une scène à deux personnes, à un dialogue :

- pour communiquer, il s'agira de provoquer chez l'autre une mobilité d'esprit. Il sera alors peut-être nécessaire de provoquer un choc, de déclencher un réflexe émotionnel — cela est affaire de tactique et donc de situation.

- la récupération se produit quand on ne dérange pas l'autre de son statisme, quand on le satisfait, quand on se laisse accaparer. Si à la question « à quel groupe appartiens-tu ? », je réponds par exemple « à un groupe non violent », je satisfais l'autre, je ne lui pose aucun problème, il désirait ardemment semblable réponse, je suis tombé dans son piège. Si je participe à une marche de la Paix, j'inscris mon acte dans le calendrier de l'année et je l'accouple à la bonne conscience populaire — cette satisfaction des besoins fait alors le jeu du gouvernement.

- enfin, si je revèle à l'autre des signes d'incohérence ou d'impuissance de mon être, ou bien si je détache un acte de mon être (et l'absence d'engagement dans une marche de la Paix aboutit à cela), alors pourrais-je provoquer chez l'autre une mobilité d'esprit ?

En définitive, nous nous ramenons toujours à ce thème de la mobilité d'esprit, signe de l'individu en lutte contre son impuissance à vivre. Il y a là matière à faire œuvre originale !

Denis DURAND

CORRESPONDANTS LOCAUX

ARDENNES : Jacky Turquin, 85, route de Mezières, 08 - Prix-lès-Mézières.

BOUCHES-DU-RHONE : Denis Durand, 41, bd Boisson, 13 - Marseille-4e.

EURE : Michel Bouquet, app. n° 2, Immeuble Normandie, 27 - Verneuil.

HAUTE-GARONNE : Daniel Besançon, Cité Bordelongue, Bât. 4, 31 - Toulouse.

LOIRE : Lucien Grelaud, HLM app. 27, Résidence Albert-Thomas, 42 - Roanne.

PARIS : André Bernard, 52 bis, rue Victor-Hugo, 93 - Pantin.

VAR : Marcel Viaud, La Courtine, 83 - Ollioules.

BELGIQUE : Hem Day, B.P. 4, Bruxelles 29.

SUISSE : Marianne Enckell, 24, av. de Beaumont, 1012 Lausanne.

Boîte aux lettres : Lucien Grelaud, Immeuble Dauphiné, 10, bd Paul-Valéry, 83 - Le Lavandou.

BOITE AUX LETTRES : Lucien GRELAUD.
H.L.M., Appartement 27, résidence Albert-Thomas.
42 - ROANNE

Cahiers d'études trimestriels
Directeur de la publication : Michel Tepernowski

ABONNEMENT CINQ NUMEROS : **10 F.**

C.C.P. : Marcel Viaud, 2.298-84, Marseille.
La Courtine - 83-Ollioules.

Paris — Imprimerie La Ruche Ouvrière — 10, rue de Montmorency (3e)

QUELQUES DONNÉES FONDAMENTALES

— Les structures de la société actuelle sont essentiellement étatiques ; elles ne peuvent se maintenir que par l'autorité et la violence.

— Les anarchistes préconisent la disparition de l'Etat ; ils proposent une société sans autorité où la violence ne se manifesterait plus dans les rapports sociaux.

— Face au pouvoir et à l'autorité, les anarchistes ont apporté des solutions libertaires (fédéralisme, syndicalisme, etc.) ; mais en opposant la violence à la violence, ils l'ont ainsi légitimée.

— De toute façon, devant le gigantisme actuel des forces répressives et la mise en condition psychologique, la violence insurrectionnelle paraît impuissante.

— Les méthodes non violentes paraissent être le moyen d'action le plus conforme aux théories anarchistes ; elles constituent une force qui permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence.

— L'action directe non violente a surtout été utilisée par des groupements religieux, généralement avec succès, mais la non-violence n'est pas plus d'essence religieuse que la violence est anarchiste et athée. C'est pourquoi il est nécessaire d'étudier et de mettre en pratique ces formes d'action.

Nous posons donc la primauté de la non violence et estimons que le ralliement à « Anarchisme et non-violence » devrait impliquer l'emploi de la non-violence tant dans l'action sociale que dans le comportement individuel.